



Éloge de la bartasse

Le hors sentier
comme pratique
pédagogique





ÉDITIONS **CAFARD**
102 rue Saint Jacques 44200 Nantes
editions.cafard@cemea-pdll.org
editions-cafard.org



CET OUVRAGE EST SOUS LICENCE CREATIVE COMMONS :
ATTRIBUTION - PAS D'UTILISATION COMMERCIALE - PARTAGE DANS LES MÊMES CONDITIONS 4.0
INTERNATIONAL (CC BY-NC-SA 4.0)
creativecommons.org

ISBN : 978-2-490003-12-9

Dépôt légal : Août 2024

Tiré à 500 exemplaires (premier tirage).

Achévé d'imprimer en Août 2024 sur les presses
de l'Imprimerie du Bocage - 85190 AIZENAY,
sur papier recyclé O'Natural Print mat respectueux de l'environnement.
Imprimé en France.





Éloge de la bartasse

Le hors sentier
comme pratique
pédagogique



Le Frene

Réseau français d'éducation à la nature et à l'environnement, le FRENE est une association loi 1901 reconnue d'intérêt général. Il est né en 1983 du besoin des enseignant·e·s et des animateurs·rices nature de se rencontrer, d'échanger et d'améliorer leurs pratiques. Le FRENE promeut une éducation populaire, laïque et émancipatrice. Il participe à la prise de conscience par les citoyen·ne·s de leur place dans la nature et dans le monde. Il est une ressource pour agir ensemble par des actions concrètes.

La Dynamique Sortir !

Animée par Le FRENE, la Dynamique Sortir ! rassemble depuis 2008 des acteurs·rices de l'éducation à l'environnement, de l'éducation nationale, de l'éducation populaire et des activités physiques de pleine nature souhaitant promouvoir l'éducation dans la nature, pour tous·tes et tout au long de la vie.

Le projet « Bartasse »

Ce projet d'écriture collective a été initié aux rencontres nationales Sortir de janvier 2019 dans les Pyrénées-Orientales, stimulé par une itinérance de terrain sur le thème du hors sentier. Plusieurs ateliers d'écriture, d'échanges et d'immersions nature se sont ensuite tenus aux rencontres Sortir suivantes, en Vendée, en Ardèche et dans le Luberon, complétés par du travail à distance et deux résidences pédagogiques en Corrèze et en Vendée.



AUTRICE : DYNAMIQUE SORTIR !

COORDINATION : DIMITRI DE BOISSIEU (PRIEURÉ DE MARCEVOL)

COMITÉ DE RÉDACTION : CASSANDRE FAUGEROUX (MINUTE PAPILLON), CÉDRIC LAUNAIS (CEMEA PAYS DE LA LOIRE & TOUS EN MER), JULIEN LE GUELTE (SUIVEZ LE LAPIN BLANC), SYLVAIN MORILLON (MOUNTAIN RIDERS) ET ESTHER WALGER (SORS DE TA BOÎTE).

ILLUSTRATIONS : CASSANDRE FAUGEROUX

MISE EN PAGE : SÉBASTIEN GUILLON LE MASNE

CONTRIBUTION AUX TÉMOIGNAGES ET/OU AUX ATELIERS D'ÉCHANGE ET D'ÉCRITURE : JEAN-LUC ALLIER, MARYSE AYMES, MATHIEU BELLAY, STÉPHANIE BONIFACE, PIERRE BOUÉRY, JULIEN CATTRAT, YANN CHASSATTE, GWENAËL CHAUDRON, MANON CHEREL, KÉVIN CONILH, MARC CRÉMOUX, AURÉLIE DAVID, DIMITRI DE BOISSIEU, ALAIN DESCAPENTRIES, CASSANDRE FAUGEROUX, ROLANDE FAYOLE, DAVID GAMBERINI, JULIE GRAMMONT, JÉRÔME HAMELIN, MARIAM KOSTANIAN, JACQUES LACHAMBRE, MATHIAS LAROCHE, MANON LASTERNAS, CÉDRIC LAUNAIS, ARNAUD LEBRUN, JULIEN LE GUELTE, FRANÇOIS LENORMAND, DANIEL LONGÈRE, CLAUDE MARTIN, SYLVAIN MORILLON, EMILIE PASQUEREAU, FRANÇOISE PICAVET, SAMUEL POUPIN, KELLIE POURÉ, JOËLLE QUINTIN, BORIS ROIGNOT, MARIE SIMON, ALEXIANE SPANU, BÉATRICE VÉNARD, QUENTIN VERCHERAT ET ESTHER WALGER.

TÉMOIGNAGES D'ENFANTS : LOUMIA, JULIA ET LES ENFANTS DU CLUB NATURE « MINUTE PAPILLON ».

CONTRIBUTION À LA RELECTURE : MARYSE AYMES, MATHIEU BELLAY, FABIO BORTOLIN, FRÉDÉRIC BOYER, MANON CHEREL, SARAH CLÉMENÇON, ROLANDE FAYOLE, JULIE GRAMMONT, JÉRÔME HAMELIN, FANNY HUSSON-POISSON, EMILIE PASQUEREAU, JOËLLE QUINTIN, DANIELLE SERGENT ET LE COMITÉ DE RÉDACTION.

EDITION : EDITIONS CAFARD, MAISON D'ÉDITION ASSOCIATIVE DES CEMEA PAYS DE LA LOIRE

Sommaire

Introduction.....	13
-------------------	----

1. S'immerger dans la nature..... 17

Développer la motricité.....	18
------------------------------	----

Favoriser l'attention et stimuler l'imaginaire.....	20
---	----

Renforcer son lien à la nature.....	23
-------------------------------------	----

TÉMOIGNAGES

Course d'orientation.....	27
---------------------------	----

Imiter les isards.....	29
------------------------	----

Une heure devant nous.....	30
----------------------------	----

La nuit.....	31
--------------	----

Cueillette.....	32
-----------------	----

Ma vision d'indien.....	33
-------------------------	----

2. Pédagogie de l'aventure..... 35

Éduquer au risque.....	36
------------------------	----

Accompagner la prise de risques.....	40
--------------------------------------	----

Autonomie et émancipation.....	43
--------------------------------	----

TÉMOIGNAGES

Pédagogie de la pente.....	47
----------------------------	----

Sans toucher terre.....	49
-------------------------	----

Bon, on est paumés !.....	51
---------------------------	----

Bartasse urbaine.....	52
-----------------------	----

Sang-froid.....	53
-----------------	----

Pas de GR sur la mer.....	55
---------------------------	----





3. Faire collectif.....57

Effets du groupe.....58

Prendre des décisions collectives.....61

TÉMOIGNAGES

En famille !.....64

L'inaccessible canne de Provence.....66

Première expédition.....68

La route.....69

Bassin du Congo.....70

LIMITES & PRECAUTIONS.....72

4. Pistes pédagogiques.....75

Exploration de la nature proche, en autonomie.....77

Jeux et courses d'orientation.....77

Petit hors sentier avec butée.....78

Suivre un itinéraire repéré.....78

Suivre une crête, remonter un torrent.....79

La droite ligne.....80

B'ART'asse.....81

Au hasard, à l'aveuglette, au petit bonheur la chance.....81

Hors sentier nocturne ?.....82

LES BONS CONSEILS DE FRANCIS.....84

Conclusion.....86

Bibliographie.....88



Je n'ai jamais aimé les rangs et les chemins tout tracés.

*A l'orée du bois, il y a différents types de chemins :
avec certains, on va dans la nature ; avec d'autres, on
part s'enforester. Sur certains, on balade notre public
comme un vase qu'on remplit ; sur d'autres, on les
ballade comme une source qu'on laisse jaillir.*

*La forêt, on peut y entrer en touriste, en voyageur, en
poète, en pisteur, avec toutes sortes de projets. Mais
en route, le mieux est de se perdre, car on ne va jamais
aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va. Lorsqu'on
s'égare, les projets font place aux surprises et c'est alors
que la bartasse commence.*

*Elle m'a ouvert un nouveau rapport au monde.
J'y ai trouvé un terreau d'affects fertiles pour l'action,
l'expression et la coopération.*

*Faire côtoyer la vie, s'enraciner dans ce dehors,
l'inspirer, s'en inspirer, l'exprimer ensemble et voir
jusqu'où se propagent les jeunes pousses.*

*Mes plus beaux instants, c'est quand on est ensemble
en pleine bartasse, au milieu de nulle part, mais au
centre de tout, en état de « vagabondir ».
Les sentir chez eux, savoir qu'ils n'ont plus besoin de
moi pour aller en forêt, qu'une partie de leur enfance
habite ici, connectée à ce que la vie a de plus réel.*

Julien

Introduction

Les pédagogues du dehors se déplacent le plus souvent à pied pour appréhender les milieux et faire découvrir la nature. Pas à pas, la richesse des espaces naturels se révèle par la marche. Connus ou cartographiés, les pistes, chemins et sentiers sont les itinéraires privilégiés des animateur·rices, enseignant·e·s et accompagnateur·rices. Mais parfois, la nature invite à la ressentir un peu plus, à sortir du sentier, à la pénétrer davantage, à évoluer au plus près de l'humus, des arbres et des rochers...

La bartasse est une pratique située en garrigues et maquis, dans le Midi de la France. Le terme vient du nom masculin occitan *bartàs* qui signifie buisson, broussaille, fourré, hallier. Bartasser ou pratiquer la bartasse, c'est donc « randonner en marge des sentiers battus, sans crainte de traverser buissons et broussailles »¹. Cela revient à avancer très difficilement dans des zones végétales inextricables, impénétrables, généralement composées de ronces, genêts scorpions, genévriers, chênes kermès et salsepareille, « cette garrigue typique qui pique, gratte les pattes, et accroche les poches »². La bartasse est historiquement alors l'affaire des chasseurs, bergers, cueilleurs de champignons mais aussi des jeunes couples³ et plus récemment, des passionné·e·s d'aventures-natures ou des grimpeur·euse·s cherchant le départ des voies d'escalade en pieds de falaises. En languedocien ou provençal, bartasse, c'est aussi les cheveux longs, sales, emmêlés ; *escòla bartassiera* c'est l'école buissonnière ; *sautabartàs* signifie maraudeur ou fille légère, le *traucabartàs* est le Troglodyte mignon et *rebugabartàs* le taille-haie....

La radio cévenole BARTAS considère quant à elle « le bartas » comme « un élément primordial pour la survie des espèces, berceau de la biodiversité, de la culture à l'état brut, d'un foisonnement permanent,

1 - <http://espritbartas.weebly.com>

2 - Ibid.

3 - <https://etymologie-occitane.fr/2011/07/bartas/>

d'une résistance à toute épreuve, même après une fin du monde ! Le bartas a une connotation sociale, historique, locale ; il est teinté d'un esprit alternatif, en dehors des sentiers battus, et bien enraciné sur son territoire »⁴.

Dans cet ouvrage, nous avons fait le choix d'élargir le sens du mot « bartasse » à la notion plus générale de « hors sentier dans tous types de milieux ». Dans tous les territoires, la pratique du hors sentier a sa place dans les expressions locales : « faire du travers champ », « tailler droit dans l'pentu » ou « dré dans la pente », « faire du hors-piste » ou encore « brousser », « faire le sanglier », « prendre les chemins de traverse »...

Que ce soit dans l'espoir de prendre un raccourci ou tout simplement pour vivre le sentiment d'aventure, les pratiquant-e-s de la bartasse reviennent toujours un peu plus vivant-e-s de ces expériences. Alors, nous nous sommes interrogé-e-s :

Quels sont les intérêts pédagogiques de la bartasse ? Dans quelles conditions sortir du sentier avec un groupe ?

Ce document est bien une invitation à sortir des chemins tout tracés. Il valorise le hors sentier et met en mots quelques réflexions et pratiques pédagogiques du dehors, menées par certain-e-s membres de la Dynamique Sortir au cours de leurs activités éducatives et expériences de nature.

Il n'est certainement pas un guide méthodologique, un recueil d'activités, un livre de recettes pour qui voudrait soudainement bartasser seul ou avec un groupe. Même si elles sont essentielles, nous avons ainsi fait le choix de ne pas aborder les questions réglementaires et de respect des milieux naturels. Loin de nous cependant l'idée d'inciter tout un chacun à pratiquer le hors sentier partout, tout le temps et n'importe comment.

Ce document concerne celles et ceux qui savent se méfier du « trop » en immersion nature (froid, chaud, difficile) et de ses effets

4 - www.radiobartas.net

contreproductifs sur les personnes. Les propositions d'aventures ne font jamais l'économie de la sécurité physique, morale et affective. Il s'adresse aussi à celles et ceux qui mesurent les impacts potentiels de nos pratiques éducatives sur les écosystèmes : périodes de nidification des rapaces, contraintes du droit de propriété, réglementation des activités de randonnée et des espaces protégés, sensibilité des tourbières, des pentes érodées, des sites trop fréquentés, des dunes, des ruisseaux ou des marais. Lorsqu'on décide de cheminer hors sentiers, il s'agit de doser, s'adapter, se renseigner, savoir qui on emmène et pourquoi, limiter la taille des groupes, s'interdire certains itinéraires et périodes sensibles...

Mais il est inexact d'affirmer de manière absolue « qu'une balade hors sentier abîme la nature ». L'impact environnemental d'une progression hors sentiers, préparée, encadrée, occasionnelle et en petit groupe dans le maquis ou en forêt est minime. Nous dérangerons peut-être quelques animaux mais l'important est de mesurer les risques, les mettre en balance avec les bénéfices escomptés et faire ses choix.

Etre convaincu-e-s de l'intérêt d'aventures hors sentier, en immersion dans des milieux peu aménagés, nous donne l'opportunité de nous lier de manière plus intime avec les non-humains. Cela ouvre des possibles éducatifs qui permettent d'agir sur notre relation au vivant, nos capacités à prendre des risques, à agir collectivement et à s'émanciper, c'est à dire à répondre à quelques besoins fondamentaux des individus et des sociétés.

Bien sûr, l'éducation nature accomplit cela aussi sur les sentiers, dans les rues et les cours d'écoles. Pas besoin de bartasser pour éduquer à l'environnement ! Pour certain-e-s, cheminer au plein air sur des chemins de campagne est déjà quelque chose d'exceptionnel, source de grande aventure,... et s'embarquer dans les ronces n'est pas toujours la panacée. Les limites de la bartasse sont nombreuses mais, ayant fait le parti pris de l'éloge, nous ne nous attarderons pas dessus. Notre propos n'est pas pour autant de dénigrer le sentier, en affirmant que la bartasse « c'est plus et mieux ! » Le hors sentier est plutôt une option qui s'offre à nous et que nous pouvons explorer, de temps à autres,

lorsque qu'avec ce groupe et à ce moment là, cela paraît pertinent.

Nous vivons des temps de relative timidité éducative. La pratique du hors sentier, peu utilisée par les éducateurs.rices, mérite d'être popularisée. Nous la convoquons dans cet écrit comme prétexte à penser, à se questionner, à illustrer et valoriser certains des fondamentaux pédagogiques de l'éducation nature.

Tentons ce pas de côté, hors des sentiers battus, vers de fertiles directions.

1.

S'immerger
dans la nature



DÉVELOPPER LA MOTRICITÉ

« En premier lieu, la place du corps sensoriel et moteur est prépondérante. C'est par l'expérience sensible du monde que nous en développons une connaissance intime. »

*Dominique Cottureau
La nature dans l'apprentissage tout au long de la vie⁵*

La pratique du sentier « à répétition » permet bien sûr d'éprouver physiquement son environnement. Mais parfois, l'habitude se transforme en engourdissement. Le hors piste, la pratique du hors sentier, permet alors de déjouer la monotonie, en démultipliant le plaisir du corps d'être dehors.

En hors sentier, l'environnement est inconstant, la nature est foisonnante, plus rugueuse et diversifiée que sur un chemin dégagé, précisément créé pour faciliter le passage des humains. Nos sens s'éveillent pour faire face à cette hétérogénéité. Tout notre corps s'éveille face à l'inconnu qui se présente à chaque pas. Un effet de frottement s'installe. On apprend à ressentir le terrain. On s'ajuste. Notre boussole interne s'active, nos gestes se précisent.

« C'est pas facile, parfois y'a des buissons qui piquent, on tombe mais quand on arrive, on est fier de nous »

CHARLY, 9 ANS

Un sous-bois touffu sollicite notre agilité. Le terrain est plus inégal, parsemé d'embûches et d'obstacles. Les trous sont fréquents, les rochers au sol sollicitent notre corps plus intensément. Les branches basses, nombreuses, nous poussent à nous contorsionner. Notre motricité s'affine, se développe, s'amplifie, s'exprime⁶. Dans une bonne montée « droit dans l'pentu », on choisit sa ligne et on grimpe à s'en faire chauffer les mollets. Nos mains, généralement au repos sur le sentier, deviennent fort utiles dans une pente boisée pour s'accrocher, se hisser ou se rattraper et amortir sa

5 - COTTEREAU, D. (2017) - La nature dans l'apprentissage tout au long de la vie. In FLEURY, C. & A-C. PREVOT (dir.) - Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner. Ed. CNRS : 245-255.

6 - Voir à ce sujet les résultats de la recherche action « Grandir avec la nature », coordonnée par le FRENE : <https://frene.org/nos-projets/recherche-action-grandir-avec-la-nature/>

vitesse. On apprivoise ainsi la pesanteur. Le hors piste, c'est le royaume des arbres tombés que l'on peut enjamber, mais qui nous invitent aussi à marcher en équilibre.

L'équilibre on ne l'a pas : on le cherche, on le trouve, on le perd, on le cherche, on le retrouve, on le perd... Le tout est de continuer à avancer, fluide et attentif. On avance sur le tronc en rattrapant les déséquilibres, les épaules ouvertes, le regard vers l'avant. On dévale les descentes en comprenant que c'est le haut qui dirige et le bas qui suit. Les placements d'épaules s'affinent et on commence à maîtriser les virages. Ça fait du bien d'habiter son corps et de sentir de quoi il est capable.

Se baisser, se faufiler, sauter, éviter, glisser, ramper parfois, regarder au loin, puis juste autour de nous... Le corps en mouvement fait corps avec le milieu. L'effort physique fait œuvre créative. Quelques douleurs inattendues nous le rappellent parfois de manière aiguë quand vient l'heure du repos.

FAVORISER L'ATTENTION ET STIMULER L'IMAGINAIRE

« La pensée de quelques tâches me trotte dans la tête, si bien que mon esprit n'est pas là où mon corps se trouve ; je suis coupé de mes sens. Durant mes promenades, j'aimerais bien retrouver l'usage de mes sens. A quoi bon être dans les bois si je pense à ce qui se passe à l'extérieur ? »

Henry David Thoreau - Marcher⁷

Un corps endolori ramène l'attention dans le présent. L'esprit se concentre car chaque pas peut constituer une surprise à laquelle « le bartasseur » doit répondre immédiatement. Il prend conscience de son environnement et de lui-même au cours du trajet. Ses sens se trouvent pleinement sollicités : vision, audition, odorat et toucher sont en éveil. Sa thermoception lui fera ressentir le chaud et le froid. Utile aussi sera sa proprioception, cette sensibilité profonde, cette capacité à localiser et ressentir chacune des parties de notre corps. Où est mon pied droit ? Quelle est la texture du sol actuellement sous ce pied ? Ce véritable GPS interne nous donne des signaux de localisation à chaque instant. Sans cela, si l'on ne sait pas où l'on est, comment se diriger vers un quelconque endroit ?

Cette pleine stimulation des sens favorise la concentration. L'attention et la vigilance s'accroissent et progressivement, le flot de nos pensées cesse de nous occuper. Marcher dans la nature permet de s'extraire de nos ruminations quotidiennes. Les discussions de groupes, allant bon train sur la piste, s'éteindront spontanément après quelques dizaines de mètres en file indienne dans un sous-bois. Nous nous rendons alors davantage disponibles au présent et au dehors, momentanément en marge de notre sphère sociale.

« On voit la forêt autrement, d'autres formes, des arbres qui s'assemblent, on entend le vent qui les fait grincer... on se met un peu aux aguets. »

OLIVIA, 12 ANS

Imperceptiblement, on note des détails jusqu'alors passés inaperçus. Un pied s'enfonçant un peu trop profondément attire notre attention sur la nature du

7 - THOREAU, H.D. (2014) - Marcher. Ed. L. Herne, 78p.

terrain, nos yeux s'habituent à la pénombre du sous-bois, un bruit soudain nous interpelle. Il rappelle immédiatement à la « bartasseuse » qu'elle n'est pas seule. Si elle respecte le territoire qu'elle foule, elle rencontrera ses habitant-e-s à poils et à plumes. Des plantes nouvelles apparaîtront aussi dans son radar. Les changements météo seront perçus et intégrés... On s'y adaptera rapidement. L'irrégularité de la progression incite chacun.e à « faire attention », pour éviter une chute ou la rencontre avec cette ronce à hauteur de nos visages. En mouvement, tous nos sens sont en alerte, nous sommes « hyper-concentré-e-s », « hyper-présent-e-s ».

Bartasser dans un environnement riche en nouveautés et en sensations peut permettre un engagement dans l'ici et maintenant. Certains parlent alors d'atteindre le « flow », une « zone de flux » et d'expérience où ce qui importe est la qualité d'un temps de forte intensité. En pleine bartasse, on ressent parfois l'ouverture de cet espace qui transforme le « nowhere » en « now here ». On était au milieu de nulle part et nous voilà au centre de tout. On sent alors un « flow », une bulle d'attention et de concentration, quelque chose de singulier qui fait que le temps ralentit, que l'on gagne en acuité, que l'on se sent absorbé par ce moment de vécu en pleine nature. La situation, notre état et le mouvement tissent un instant fécond. On est prêt pour trouver un os, un terrier, une inspiration, un geste... On a la sensation de faire un avec ce/ceux qui nous entourent. C'est fluide, ça « flowte » et ça fait remonter de la créativité, de la joie et de l'enthousiasme.

« J'adore faire du hors sentier parce que ça donne une sensation d'aventure, quand on s'avance dans les broussailles sans savoir vraiment où on va, c'est palpitant car on peut tomber sur n'importe quoi. »

JULIA, 14 ANS

Parfois, en hors sentier, le sentiment de parcourir des contrées peu fréquentées vient à nous. Sur certaines zones isolées, on se demande parfois si d'autres humains ont déjà foulé le sol que l'on arpente. Depuis quand date le passage d'un Homo Sapiens ici ? Notre imaginaire est sans cesse stimulé par le plaisir de découvrir l'inconnu. Il bouillonne, il s'emballe, on ressent une sorte de sentiment

d'exception. Pour peu que l'on ait conservé une part de notre âme d'enfant, la griserie de tomber sur une citée perdue, enfouie dans la forêt, amplifie l'expérience. On aime à se transformer en véritable explorateur.rice.

Un environnement naturel riche et foisonnant stimule certainement l'imagination, sans doute celle que l'anthropologue Charles Stépanoff appelle « imagination exploratoire », c'est à dire non guidée, « avec amorces faibles », qui permet de s'inventer des histoires et d'entrer en interaction avec l'autre, qu'il soit humain ou non-humain⁸. En pleine nature, on se croirait dans un autre monde. Il se différencie de celui, plus commun du dedans, de la vie occidentale hors-sol et ultra-technologique. Ce nouveau monde plus sauvage autorise la rêverie et stimule l'imaginaire. D'obstacles à la progression, les rochers se transforment alors en perchoirs, promontoires, îles minérales. On s' imagine renard et silencieusement, on regarde un peu partout, dans l'espoir d'apercevoir quelques lutins cachés sous les mousses. On rencontre des arbres trampolines, des arbres échelles, des arbres maisons, des arbres sur lesquels il faut sauter pour éviter les crocodiles... on construit son monde.

La pratique du hors sentier facilite par un effet d'amplification sensorielle cette transformation momentanée d'état par lequel l'esprit et le corps sont en plein éveil, pour se sentir bien vivant, dans le monde présent, réel et imaginaire.

8 - STÉPANOFF, C. (2019) Voyager dans l'invisible. Techniques chamaniques de l'imagination. Ed. La Découverte, 464 p.

RENFORCER SON LIEN À LA NATURE

« C'est souvent dans le silence des déserts, de sable, de sel, de glace que j'ai reçu mes plus grandes leçons. Je sais ce que je dois aux forêts, à la mer, aux flancs escarpés des montagnes. Il peut sembler étrange qu'un environnement naturel professe. Pourtant, chacun peut sentir intuitivement que nous appartenons aux paysages où nous avons flâné, où nous avons su prendre le temps de nous perdre. »

Thierry Pardo - Les savoirs vagabonds⁹

Si l'on souhaite aborder la nature avec un groupe, par quel bout commencer ? Et si l'on parle des vivants, comment les présenter ? Par leurs noms ? La forme de leurs branches ? Leurs régimes alimentaires ? Dans quelle mesure peut-on les laisser se présenter par eux-mêmes ? La bartasse permet d'amplifier les surfaces d'échanges avec le milieu et multiplier ainsi les connexions possibles.

Sur une route ou une piste, nous percevons nettement le paysage et le ciel mais la végétation est tenue à distance, l'odeur de l'humus et la rugosité des rochers aussi. Le hors sentier permet de se frotter aux plantes, concrètement, physiquement. Une rencontre sensorielle s'établit ainsi entre l'humain et le milieu, dont il se rapproche au plus près : ces genêts souples, cette odeur de champignons, ces tas de feuilles mortes qui ralentissent les pas. On ressent ainsi plus intensément les aspérités du paysage.

Bartasser de manière discrète, c'est aussi l'occasion d'observer plus finement le monde animal. Tomber sur une couchette de chevreuil, une fourmilière, un terrier de blaireau ou un nid d'oiseau sont autant de chances de côtoyer le sauvage et de découvrir des traces du monde animal plus intime, jusqu'à la rencontre : contemplative avec une chenille ou un cloporte, plus furtive avec un pic, mais dont on aura peut-être pu croiser le regard.

9 - PARDO, T. (2019) - Les savoirs vagabonds. Ed. Ecosociété, 134 p.

Relatant ses expériences de pistage, le philosophe Baptiste Morizot témoigne ainsi : « Très vite, j'étais lassé par les pratiques classiques de la randonnée parce qu'il me semblait qu'elles reconstituaient la mise à distance caractéristique du musée et jusque dans les montagnes, il fallait marcher sur un sentier, et puis aller de panorama en panorama. Ce qui est fascinant quand on va hors sentier, c'est qu'on est obligé de s'orienter et on est obligés d'aller chercher les sentes animales. On passe d'une sente à l'autre, on voit le paysage depuis les yeux des animaux que l'on piste et ça ouvre d'autres rapports à l'espace, dans lequel il est plus peuplé, parce que c'est ça l'essentiel. La pratique de la randonnée a occulté le fait que ces espaces sont fondamentalement peuplés, surpeuplés »¹⁰.

« Je trouve qu'on se sent un peu animal... »
TAO, 8 ANS

Mais, pour qui n'en a pas l'habitude, la proximité avec ce foisonnement de vie peut aussi créer une certaine inquiétude. Sortir des sentiers, c'est aussi, souvent inconsciemment, travailler sur nos peurs de la nature, décrites par François Terrasson¹¹ : peurs de l'inconnu, du mou, du piquant, du gluant, du sale, du sombre, du mouvement, du bruyant, du foisonnant... L'immersion dans la nature, menée de manière progressive, permet de prendre conscience de ces peurs, de les apprivoiser et de tenter de les surpasser peu à peu. On établit alors pas à pas et grâce aux contacts directs, une relation plus pacifiée et confiante avec le milieu : un lien sensible et affectif se créé avec l'environnement. On rentre en amitié avec les autres modes d'existences, avec les espaces et les formes de vie qui ne sont pas nôtres. Ce lien à la nature se fortifie si les expériences de nature sont répétées, dans un même type d'environnements. On ancre sa relation affective au milieu en améliorant par là même sa connaissance des espaces, plantes et animaux qui le peuplent.

D'une manière similaire à ce que la régularité apporte, on peut faire l'hypothèse que l'intensité des expériences vécues joue également

10 - <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/boomerang/vivant-baptiste-morizot-2839553>

11 - TERRASSON, F. (2007) - La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature. Ed. Sang de la Terre, 272 p.

un rôle sur la fortification de ce lien entre chaque individu et son environnement. La bartasse peut constituer une expérience de nature forte, hors du commun, notamment parce qu'elle se déroule dans un univers plus hétérogène et diversifié que ce qu'offrent les espaces du quotidien. L'émotion qu'une telle intensité procure favorise probablement ce lien à la nature. Dominique Cottureau, pédagogue et chercheuse en sciences de l'éducation nous le rappelle : les expériences de nature participent à notre écoformation. « Le monde ne nous fait plus face, nous sommes dedans, baignés jusque par dessus la tête avec toute la force de nos sentiments, de nos émotions, de notre imaginaire »¹². La nature n'est pas un décor à admirer ou une exposition à expliciter. C'est bien notre univers, notre monde à vivre, expérimenter et exprimer.

Faire corps avec la nature, se rapprocher des non-humains, cela nous permet sans doute aussi de « retrouver notre nature sauvage », nos racines d'hommes et de femmes préhistoriques. Dans des temps reculés, les européens vivaient quotidiennement la pleine nature, pour aller boire, collecter des baies, chasser ou déplacer le campement. Ils-elles circulaient dans des paysages à haute naturalité, non aménagés, peuplés de mille espèces et au sein desquels il fallait pister les animaux, se frayer des passages, le long des berges, sur les corniches, dans les plaines et sur les hauts plateaux. Vivre l'expérience du hors sentier permet de se rendre compte de ce foisonnement de vie. Inconsciemment et dans le mouvement, on se reconsidère alors peut être comme vivant parmi les vivants, animal parmi les animaux.

En hors sentier, on goûte ainsi sans doute au sentiment « d'être nature » plutôt que « d'être dans la nature ». Nous touchons le

« On dirait qu'on est vraiment dans la nature »

MALO, 9 ANS

sauvage de si près que nous semblons nous y fondre, que nous prenons conscience, grâce à nos émotions d'en faire part. Cette pédagogie de l'expérience

12 - RESEAU ECOLE ET NATURE (1997) - Alternier pour apprendre. Entre pédagogie de projet et pédagogie de l'écoformation. REN, 57 p : <https://frene.org/wp-content/uploads/2020/09/alternier-apprendre-07.pdf>

intensifie l'effet de frottement entre soi et le reste du monde. Faisant cela, nous développons la connaissance de notre environnement, de sa diversité, de sa complexité et de nos interdépendances. Grâce à cette proximité, le concept globalisant de nature s'affinera et se complexifiera sans doute dans nos pensées, perceptions et représentations. « LA grande NATURE » deviendra ce coin de forêt, ce carabe doré ou cet énorme nuage.

Parfois inattentifs au monde vivant, nous portons sur lui un regard distrait et distant ; non parce qu'il est muet, mais parce que nous ne parlons plus la même langue. Pratiquer la bartasse contribue finalement à mener la bataille culturelle que Baptiste Morizot appelle de ses vœux. C'est agir contre ce qu'il identifie comme une crise de la sensibilité, celle « d'un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant »¹³. En considérant la nature avec un autre régime d'attention, il ne fait aucun doute que ce sont des formes de vie singulières qui surgissent et émerveillent. On n'entre pas dans une forêt comme on entre dans une fête. Mais si l'on entre dans une forêt en ne connaissant aucun arbre, c'est comme si on arrivait à une soirée sans connaître personne.

Dans un contexte d'éloignement de nos sociétés occidentales avec la nature, l'éducateur.rice à l'environnement va devoir prendre le temps de présenter (rendre présents) nos « colocs à Terre », mais aussi de trouver des voies pour donner prise et toucher terre. C'est à ce moment précis que la bartasse fait sens : s'emberlificoter avec le vivant pour participer à la polyphonie du monde.

13 - MORIZOT, B. (2020) - Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous. Ed. Actes Sud, 325 p.



COURSE D'ORIENTATION

Je suis seule. Fin de journée chaude du mois de juin dans les Cévennes. Il ne reste qu'une balise à poser pour la course d'orientation du lendemain. Alors, courage!... J'y ai déjà passé plus de trois heures, il faut que cela se termine. Je savais que ce secteur repéré au préalable sur carte serait peut-être compliqué. Je lis que ce sera assez pentu et qu'il y aura cette petite barre rocheuse en pleine forêt, que je dois atteindre. Je l'attaque donc par le bas. Il fait chaud, je suis en T-shirt, j'ai laissé ma veste à la voiture pour m'alléger un peu... Et soudain paf ! Il était là. L'orage. Et pas un petit ! Rapidement de jolis grêlons traversent le houppier des hêtres. Pour me protéger je choisis l'un des plus touffus et je me colle à son tronc...

Cinq minutes, ça suffit pour être trempée. L'orage m'offre une accalmie,

j'ai un peu froid, alors il faut repartir ! Je reprends donc la montée en sous-bois, « dré dans le pentu », en direction de ma petite barre calcaire. Mais ma progression est stoppée nette par une nouvelle surprise. Ils sont là, comme un cadeau : un jeune cerf et trois biches à 50 mètres de moi. Je me transforme en statue, les mains posées au sol et j'admire... Peu de temps après, je les vois lever la tête et regarder vers le bas : m'ont-ils repérée ? Non. Ce sont plusieurs sangliers qu'ils regardent et qui passent entre moi et les cervidés. Je suis tellement proche... Un sourire accroché à mon visage et les yeux qui pétillent, je profite... le temps n'a plus d'importance.

Pratiquer la course d'orientation c'est comme un jeu de piste, une chasse au trésor. C'est passer par des endroits que je ne traverserais pas autrement. C'est me laisser surprendre, me laisser offrir de beaux instants.

Dans mon activité professionnelle, je forme de futurs animateurs nature en randonnée à utiliser une carte IGN au 25 000^{ème}. La course d'orientation est un bon moyen pour ça. Mais pas seulement...

Ils sont d'abord par deux dans les premiers exercices, puis seuls. Seuls face à leur carte. Dans les premiers temps, il y a du stress, des échecs aussi. Cet exercice est un vrai moyen pour apprendre à mieux se connaître en situation de tension, quand le chrono tourne, pour travailler le mental, apprendre à ne rien lâcher, à persévérer. Au bout de quelques temps, la carte se laisse apprivoiser, ils prennent confiance en eux et sont plus à l'aise pour « bartasser ». Alors ça y est : plus de balisage, plus de chemins qui les guident, ils sont libres de choisir leur voie. Dans les bois, remontant des talwegs, traversant des ruisseaux, coupant dans une prairie, longeant une crête...

Au-delà de maîtriser cet outil fort utile pour leur futur métier, je veux qu'ils puissent savoir prendre une carte et partir où ils veulent, par où ils veulent, pour explorer...

Explorer, j'adore ce mot ! Explorer pour rencontrer un arbre remarquable, trouver un bois de cerf, déceler un vieux puits oublié... Explorer pour ressentir un peu plus de liberté.

KELLIE

imiter les isards

Dans les Pyrénées, je suis avec un groupe d'amateurs de randonnée, guidé par un accompagnateur aguerri. Après un pique-nique au bord du lac, deux choix s'offrent à nous : contourner le sommet ou couper au travers. Sur la carte se distingue une trace de ski de randonnée. On coupe !

Devant nous, quelques cairns, deux-trois pierres empilées, puis plus rien. On avance en sautant de rocher en rocher. Je récolte quelques myrtilles, distribuées lors d'une halte bien méritée. Puis on grimpe, on se griffe les jambes dans les rhododendrons, on prend de la hauteur. Regarder où on pose les pieds. De temps en temps, se retourner pour voir le lac rapetisser. Sans s'en rendre compte, la vue devient de plus en plus vertigineuse. S'extirper des buissons pour marcher sur un pierrier. Escalader : main - pied - main - pied. Les bâtons devenus inutiles dans une main. L'autre pour s'aider et s'entraider. Le soleil au sommet, qui nous attend là haut. Je me prends pour un isard. « hop hop hop ». Ah tiens, en voilà un plus loin, qui nous regarde de travers, ... semblant dire « que faites-vous là, à vous perdre par chez moi ? ».

Attention à cette pierre-là ! Un moment de fatigue, un moment de panique : notre troupe s'immobilise, elle sait qu'elle n'ira pas plus vite en poussant.

On rassure, on reconforte, on se concentre sur le prochain pas et petit à petit, on y va !

JULIE

UNE HEURE DEVANT NOUS...

J'accompagne une classe de découverte au Lonzac, petit village de Corrèze. Les enfants alternent entre activités d'équitation et de découverte de la nature. La plupart des enfants n'étaient jamais sortis de leur quartier parisien. Le temps était bien rythmé, chaque minute occupée, peu de place pour le temps libre et les découvertes personnelles. Je trouve un petit créneau horaire vide dans le programme et propose aux enfants volontaires d'aller explorer la forêt, en mode aventuriers, à la recherche de trésors cachés que nos 5 sens n'ont pas encore pris le temps de découvrir.

« Ha bon ? Il y a des trésors dans cette forêt ? », « Je ne sais pas, à vous de me le dire ! »

5 enfants m'accompagnent pendant cette heure de liberté. Seule consigne : faire le moins de bruit possible, dans l'espoir d'observer la vie sauvage et d'ouvrir tous nos sens. Nous marchons dans un silence religieux au milieu de la forêt. Nous arrivons devant un tapis de mousse d'un vert fluo. On attend, on observe.

Nous avançons prudemment, les enfants chuchotent. Craquements de branches mortes et soudain, devant nous défile un jeune chevreuil, bondissant de-ci de-là et disparaissant rapidement dans le sous-bois.

Cette rencontre hors programme et hors sentier leur donna envie de retourner dans cette forêt tous les jours, dès que possible, même sous la pluie, à rechercher de nouveaux trésors ou à poursuivre le chevreuil, « pour le chasser et le manger ce soir ! ».

BORIS

LA NUIT

La nuit, terre inconnue. Mes yeux, au premier abord, se heurtent à un mur noir. Mais très vite, ils s'accrochent à des formes, d'abord vagues, puis plus précises. Au fur et à mesure que ma vue reconquiert du territoire, mes pas deviennent moins hésitants, se succèdent à un rythme croissant. Je ressens un léger frisson. Car la bartasse de nuit, pour moi, c'est encore plus de surprises à chaque instant. Ce n'est plus le soleil qui éclaire mes pas, mais les lueurs de la lune. Les bruits se font moins familiers mais plus présents. Je dois dresser mes oreilles car soudain, j'entends la forêt : un pas, un hululement, l'eau et ses clapotis. Je revis !

ARNAUD

CUEILLETTE

Amaury m'emmène dans cette forêt de Bourgogne avec la ferme intention de trouver de bons champignons d'automne. J'ai pour ma part l'œil plutôt exercé à reconnaître les végétaux comestibles parmi les herbes folles, mais pas les champignons cachés sous les feuilles mortes.

Amaury connaît les espaces propices et nous cheminons guidés par les espèces d'arbres, là où la litière est bien épaisse, là où tel type de champignons a la susceptibilité de dévoiler son sporophore et, forcément en dehors des chemins balisés.

« Regarde ... un pied de mouton ! Si tu en trouves un, cherches-en d'autre sur une ligne. »

Le pied de mouton, on ne peut pas se loucher, avec ses aiguillons sous le chapeau, les anglais l'ont nommé « hedgehog mushroom », le champignon hérisson.

Puis une butte, des pins,... en creusant légèrement dans la litière d'aiguilles, on dégote des chanterelles en tube dont le pied est creux comme son nom l'indique et oups... une salamandre engourdie que l'on admire, temps suspendu, avant de la recouvrir de sa couverture automnale.

Le crépuscule s'annonce, on est encore là, on ne voit plus grand chose. Amaury cherche un arbre sur lequel il a gravé un signe une année antérieure et sur la pente du fossé adjacent, des trompettes des morts, à peine visibles et pourtant à profusion. Nos yeux s'habituent au changement de luminosité.

ESTHER



MA VISION D'INDIEN

Après une semaine à festoyer à Aurillac, la fatigue se fait sentir. Sur le chemin du retour, nous arrêtons le véhicule en bord de route pour une pause pique-nique. Nous en profitons pour une petite sieste et une balade à travers champs.

Soudain, un gros rapace plonge dans les hautes herbes. Ma compagne ne l'a pas vu. « Mais si ! Si ! Juste là, un oiseau d'une bonne taille avec des tâches blanches, il vient de se poser ! ». Nous ne quittons pas le spot des yeux et approchons lentement. Aucun volatile ne décolle de la prairie.

Sur le lieu même de l'atterrissage, une offrande de la nature nous attend : une grande et belle plume de buse, qui trône depuis dans notre salon.

Je raconte désormais avec fierté aux personnes qui veulent bien m'entendre que « cette plume, c'est ma vision d'indien ! ».

DIMITRI

2.

Pédagogie de l'aventure



ÉDUIQUER AU RISQUE

« Lihn et moi avons un jour décidé de toujours marcher en ligne droite, sans jamais dévier. Nous marchions sur une avenue et arrivions devant un arbre. Au lieu de le contourner, nous grimpons en haut de l'arbre pour y continuer la conversation. »

Alexandro Jodorowsky – Le théâtre de la guérison¹⁴

Proposer de bartasser, c'est inviter à vivre une aventure, dont le Larousse nous rappelle qu'elle est une « entreprise comportant des difficultés, une grande part d'inconnu, parfois des aspects extraordinaires, à laquelle participent une ou plusieurs personnes ». Amener un groupe hors sentier présente des risques, physiques et affectifs. Chuter, se perdre, se bloquer, rentrer plus tard que prévu, s'égratigner, se retrouver dans une zone non autorisée... L'éducateur-riche qui fait ce choix les a nécessairement étudiés et s'est préalablement construit un rapport au risque qui lui permet de s'engager avec un groupe sur ce terrain. Mais quel est l'intérêt de prendre ces risques ?

Le risque renvoie à l'idée d'une probabilité qu'advienne un événement non désiré. C'est cette incertitude et la volonté de la maîtriser qui le distingue du danger. Le danger est perçu comme une fatalité qui bloque l'action. Le risque et sa maîtrise permettent au contraire d'entreprendre. Mais les perceptions du risque diffèrent d'un individu à l'autre : certains les occultent et foncent tête baissée ; d'autres les font sur-exister et, tétanisés, ne peuvent s'engager dans l'action. Cela vient du fait que cette notion repose sur un paradoxe : le risque désigne à la fois ce qu'il faut prendre et ce dont il faut se protéger. Cette ambiguïté sème la confusion dans les structures éducatives.

Dans notre société moderne, le risque est partout. Accidents de la route, du travail ou domestiques, mais aussi catastrophes naturelles, attentats, épidémies, guerres... Le sociologue Ulrich Beck montrait déjà en 1986 que l'émergence de ces risques était concomitante à la

¹⁴ - JODOROWSKY, A. (2017) - Le théâtre de la guérison. Ed. Albin Michel, 264 p.

naissance de la société industrielle¹⁵. Cette période de modernité a produit de nouveaux risques et parallèlement, un idéal sociétal de contrôle possible de dangers prévisibles et calculables, et les logiques de prévention et d'assurance qu'il suppose. Comme le dit l'anthropologue et sociologue David le Breton, l'augmentation du niveau de confort et de sécurité a eu pour effet de nous rendre « *peu à peu intolérant au risque, ce alors que nous devons composer avec un futur incertain, imprévisible et porteur de risques de plus en plus menaçants* »¹⁶.

Dans ce contexte, la peur du risque a appauvri nos pratiques éducatives. On distingue mal ceux qui sont subjectifs (la perception que l'individu se fait des risques) et ceux qui sont objectifs (résultant d'une analyse des dangers et de leur probabilité d'occurrence). Sous la pression réelle et fantasmée des familles, institutions et médias, le mythe du risque zéro a conduit les éducateurs-rices à des pratiques timides, sur-sécurisées, autolimitées. Le dehors, la nature, le quartier sont devenus des terrains d'éducation dont on se méfie. Assommés par une responsabilité jugée démesurée, les éducateurs-rices privilégient l'action entre quatre murs ou dans des cours d'écoles goudronnées et grillagées, isolée du monde (naturel et social), qui serait devenu dangereux.

Pourtant, un enfant qui n'apprend pas à se familiariser avec les risques et à les gérer est un enfant qui aura tendance à se faire mal. Il sera moins agile dans les bois. Peut-être aussi dans la conduite de sa propre vie d'enfant, d'adolescent et d'adulte, confrontée à un monde dont l'avenir est toujours plus incertain. Comme le soulignent Guillaume Sabin et les groupes de pédagogie et d'animation sociale, plutôt que de pratiquer des pédagogies d'enfermement-éloignement, il faut faire confiance à l'hétérogénéité du monde extérieur, en assumant la vie et les surprises du dehors¹⁷. La pédagogie de l'aventure préfère appréhender les risques plutôt que de les fuir. Cet apprentissage

15 - BECK, U. (2001) - La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité. Ed. Aubier, 521 p.

16 - LE BRETON, D. (1991) - Passions du risque. Ed. Métailié, 192 p.

17 - SABIN, G. & Les groupes de pédagogie et d'animation sociale (2019) - La joie du dehors. Essai de pédagogie sociale. Ed. Libertalia, 283 p.

constitue un enjeu éducatif majeur. « *Il ne s'agit pas de faire sans mesure l'éloge du risque, de ne pas voir qu'il peut y avoir du danger dans la prise de risque mais d'admettre que sans confrontation au risque, il n'y a pas de construction possible d'une certaine prudence, vigilance à l'égard de soi et des autres, d'une conduite intuitive à propos de ce qui peut être dangereux* »¹⁸.

Car prendre un risque, c'est aussi entrevoir la possibilité d'un bénéfice. Bartasser présente des risques mais pénétrer dans un environnement extraordinaire, c'est découvrir l'inconnu et s'en émerveiller. Progresser dans cet environnement, c'est réaliser des choix et les assumer ; en revenir, c'est avoir vécu, avoir renforcé son autonomie individuelle et collective.

« Je préfère passer par des chemins difficiles et voir des choses extraordinaires, que de suivre le grand chemin et voir la même chose que tout le monde ! »

MARIUS, 7 ANS

La bartasse peut être considérée comme « la valeur ajoutée prise de risque » de la promenade et de la randonnée. Elle est rarement une activité à part entière. La plupart du temps, elle n'est pas vraiment programmée. On part en hors sentier au détour d'une balade, pour prendre un raccourci ou se perdre délibérément. On bifurque vers l'inconnu, un pas puis un autre, tout droit vers l'aventure. La bartasse est la facette ludique et transgressive de la randonnée. Cette pratique tranche avec le rapport au risque qui domine dans la société : recherche de confort et de sécurité, prévention des risques, assurances tout risque... « Entrer en bartasse », comme toutes les activités qui présupposent une prise de risque, c'est au contraire s'engager volontairement dans une situation incertaine. Le risque ne se présente donc pas comme une pure réalité objective, mais plutôt comme une forme d'engagement et une manière d'être au monde. Le risque n'est plus envisagé comme une menace mais comme un élément valorisant qui apporte un supplément à celui ou celle qui s'y

18 - LE BRETON, D. (2015) - « Titiller » le risque, c'est réenchanter sa vie. Revue Contrepied, Hors Série n°11 : <https://epssetsociete.fr/titiller-le-risque-cest-reenchanter-sa-vie/>

est librement engagé-e. Bartasser, c'est prendre le risque de l'aventure pour vivre de l'inattendu et basculer dans l'extraordinaire.

David Le Breton décrit parfaitement le lien au risque qu'entretiennent certaines activités de loisirs. « *Le risque, que nos institutions combattent dans de multiples domaines, procure une opportunité de vivre à contre-courant, de se ressourcer, d'échapper à la routine en intensifiant son rapport à l'instant grâce à une activité enivrante, ou parfois encore de reprendre en main une existence livrée au doute ou au chaos. Le risque, quand il est choisi dans une activité de loisir ou un défi personnel, devient une sorte de réserve où trouver du sens, rehausser un goût de vivre défaillant ou parfois même le retrouver après l'avoir perdu* »¹⁹. Dans cette perspective, la bartasse permet certes d'embrasser le désir de nature et de liberté, mais avec le rapport au risque qu'elle implique, elle ajoute une charge émotionnelle à l'expérience. Son dépassement viendrait reconvoquer le sentiment de puissance d'agir sur le monde. « La résignation et la peur ne sont pas des visions du monde »²⁰ disait Albert Camus. Au contraire, prendre des risques, c'est devenir acteur-riche de sa propre vie.

19 - Op. cit.

20 - CAMUS, A. (1972) *Noces* suivi de *L'été*. Ed. Gallimard, 183 p.

ACCOMPAGNER LA PRISE DE RISQUES

« Qu'en serait-il d'un système qui, pendant tous les temps éducatifs, aurait protégé, surprotégé, mis l'enfant hors risques et l'aurait privé de ce réservoir de plaisir et d'autoconstruction qu'est l'extérieur? Le rôle de l'éducateur est non d'éluider le réel et le risque pour l'enfant mais de l'accompagner dans une confrontation maîtrisée avec ceux-ci. (...) La surprotection de l'enfant nous mène dans une impasse éducative. Pire, elle nous mène à une démission de notre rôle éducatif. »

Louis Espinassous - Pour une éducation buissonnière²¹

Cette familiarisation avec le risque mérite d'être bien accompagnée. L'éducateur-riche doit être capable de faire vivre des risques réels aux participants mais l'impératif de sécurité, lui, exige une analyse et une gestion permanente de ceux-ci. On caractérise le risque en se posant plusieurs questions : intérêts pédagogiques ? Niveau d'engagement ? Danger potentiel ? Gravité des dommages encourus ? Probabilité qu'ils adviennent ?

Ces questions sont à articuler avec une prise d'informations sur l'environnement (météo, terrain), le matériel (équipements, eau, matériel de sécurité et de communication), et les individus. C'est ce processus qui aboutit à la prise de décision : On y va ou on n'y va pas ? Dans quelles conditions ? On continue ou on rebrousse chemin ?

Durant le hors sentier, l'animateur-riche observe et écoute les personnes pour assurer la sécurité. Avant de s'engager ou lorsque se présente un choix, il-elle évalue les capacités et les motivations des participant-e-s. Il s'agit de mettre en parallèle les difficultés et le niveau d'engagement estimé du terrain avec les capacités physiques et affectives des pratiquant-e-s, afin que l'expérience puisse revêtir les ingrédients de l'aventure avec un risque acceptable. L'éducateur-riche doit s'arranger pour que la bartasse ne soit ni trop facile, sinon pas d'aventure ; ni trop dure, sinon elle peut être mal vécue. Une mauvaise expérience

21 - ESPINASSOUS, L. (2010) - Pour une éducation buissonnière. Ed. Hesse, 190 p.

peut s'avérer totalement contre-productive.

Les discussions avec les participant-e-s sont un autre moyen, souvent complexe, d'accompagner la prise de risque. Entre des personnes sur la réserve qu'il faut un peu « pousser » et celles qui sont prêtes à s'engager sans mesure, l'animateur-riche doit être capable de jauger dans quelles dispositions se trouve le groupe et adapter son intervention. Les discussions provoquées à des moments précis de la progression sont de précieux moments éducatifs. Elles permettent de mettre en partage les appréhensions de chacun-e et d'évaluer collectivement les risques encourus.

Observer son groupe, certes, mais aussi se connaître soi-même. Les risques majeurs ne sont pas toujours dus à des causalités externes. L'animateur-riche a aussi ses propres failles : affectives, physiques et psychologiques. Analysant les causes d'accidents d'avalanches, Ian Mac Cammon et Alain Duclos ont mis en évidence des mécanismes inconscients poussant l'encadrante à prendre des risques inconsidérés alors que le danger est apparu évident a posteriori²².

L'habitude : quand le danger change alors que la situation est familière (connaissance du milieu - et de l'activité), l'habitude peut devenir un piège.

L'obstination : le désir de rester coûte que coûte sur le plan A, un objectif marqué peut supplanter l'effet que devrait produire la perception d'informations nouvelles, inhérente à un danger imminent.

Le désir de séduction : la tendance à s'engager dans une activité dont on pense qu'elle nous fera remarquer par autrui.

La sensation de rareté : mécanisme qui conduit à attribuer une grande valeur à une opportunité, au mépris du risque.

22 - DUCLOS A. & I. MAC CAMMON (2011) - Avalanches et prises de décision : les raccourcis qui tuent. Revue Neige et avalanches n°135 : 68-72.

Prendre le risque d'accompagner hors des sentiers les enfants, les jeunes, les adultes, les parents, les personnes plus âgées, les personnes en situation de handicap n'est définitivement pas une mince affaire.

Tout est une question de dosage dont l'acquisition se fait principalement par l'expérience : choix de la posture, rassurante sans être omnipotente ; choix de l'itinéraire, ni trop facile, ni trop dur ; choix du niveau de préparation, consciencieux mais qui laisse de la place au jeu et à la spontanéité... L'expérience se construit par la pratique mais aussi par l'analyse de la pratique. L'accompagnement des activités à risques provoque des émotions aux pratiquant.e.s mais également aux animateur.rice.s. Il est toujours extrêmement intéressant d'analyser à chaud avec les participant.e.s mais aussi à froid avec des pairs ce qu'il s'est passé « là-bas ». Il s'agit de revenir sur les événements marquants, de faire des hypothèses de compréhension, de repérer des causes et d'envisager d'autres choix qu'on aurait pu/dû faire. Il s'agit d'inscrire notre pratique dans une démarche réflexive.

AUTONOMIE ET ÉMANCIPATION

« Gagner des parts d'autonomie est un vrai progrès pour l'individu, et y participer est la vraie réussite de toute pédagogie. »

Philippe Godard – Pédagogie pour des temps difficiles²³

Sans balisage, le mode de déplacement est souvent difficile. Chaque pas est un choix, une source permanente de questionnements et de prises de décision : « à gauche ou à droite de ce rocher ? », « direct dans la pente ou progressivement en zigzaguant ? ». Non contraints par l'existence de cheminements humains prédéfinis, nous retrouvons une autonomie de déplacement et une capacité d'autodétermination. En bartasse on ne suit pas le chemin, on fait le chemin. Nous construisons notre propre trace, inventons notre propre géographie.

Quel plaisir de se laisser guider par notre intuition du cheminement le plus fluide, par nos capacités de lecture du paysage, nos facultés à dénicher les bons passages, à faire les bons choix. Ce moyen de progression se transforme en jeu de l'intellect et du corps, reposant sur l'activation cyclique et répétée de 5 éléments clés : observation, intuition, choix, décision, motricité. Cette autonomie dans la destinée de nos pas et de nos itinéraires est source d'un inestimable sentiment de liberté.

Le hors sentier laisse aussi des traces sur le corps et dans l'esprit. Quelle fierté d'avoir réussi, d'avoir pu grimper sur ces rochers, d'avoir franchi ce ruisseau, d'être parvenu à se sortir de ce vallon envahi par les ronces. Après une balade hors sentier, nos égratignures font parfois figure de blessures de guerre. Sans se transformer en super-héros, la bartasse peut donner la satisfaction à celles et ceux qui la vivent, d'avoir été capable de dépasser ses limites, d'avoir réalisé quelques appréciables petits exploits. Étant parvenus à maîtriser les risques et ayant surpassé, évité ou vaincu les difficultés du parcours, nous gagnons en échange un fort sentiment de réussite. Celui-ci renforce la confiance en soi et

23 - GODARD, P. (2021) - Pédagogie pour des temps difficiles. Cultiver des liens qui nous libèrent. Ed. Ecosociété, 219 p.

éventuellement l'estime de soi, lorsque ces exploits sont racontés à d'autres. On se sent capable de se débrouiller, de se perdre et de se retrouver, ou tout simplement de progresser de manière autonome dans un environnement naturel.

« La balade en hors sentier, c'est aussi un moyen de se sentir calme, pausée, seule parfois, et d'être sûre que personne ne viendra te déranger. Puis se sentir un peu perdue, aventurière et courageuse. »

LOUMIA, 11 ANS

Mais proposer la bartasse n'est pas pertinent pour tout le monde et à tous moments. Et lorsqu'on s'y engage, ça ne marche pas à tous les coups. On peut vivre un échec, un moment inconfortable, une peur, un blocage. La bartasse est un jeu : dans la progression, on perd (passage compliqué), on gagne (ça passe !), on perd (demi-tour), on gagne (sous-bois dégagé)... S'engager dans le jeu implique d'en assumer les possibles désagréments. Parfois, on veut sortir du jeu mais il faut bien rentrer et savoir être bon perdant. Revenus en sécurité, il faudra laisser les émotions s'exprimer puis comprendre.

Aller hors sentier, se perdre dans la nature, cheminer là où l'homme ne va pas, passer du temps au contact du sauvage, c'est aussi une façon de se préserver. Cela permet pour celles et ceux qui en ont besoin, de s'extraire momentanément du monde social, de mettre à distance la politique, les institutions, la famille, les médias, qui parfois nous étouffent ou nous déçoivent... En ce sens, la pratique du hors sentier offre des moments précieux de pauses, de « digestion du monde », de ressourcement, suivant une temporalité plus douce que les rythmes de vie effrénés que nous impose la société capitaliste.

Dans un monde où tout est bien cadré, aménagé, balisé, sécurisé, légiféré, clôturé, privatisé, sortir des sentiers est aussi une manière de goûter à un certain sentiment de transgression. Sans se placer dans une situation hors la loi, le simple fait de dévier du chemin procure symboliquement un fort sentiment de liberté et peut-être une capacité à braver des interdits perçus parfois comme peu légitimes, excessifs ou pesants.

Porter une attention à la bartasse, c'est aussi métaphoriquement s'interroger sur la codification du monde et sur notre propre conformité. On fait souvent ce que l'on attend de nous, ce que l'on projette sur nous. On suit généralement les routes principales, les chemins que nos familles, nos conseillers d'orientation et la société toute entière ont tracés et prévus pour nous. Bien sagement et en recherche constante de reconnaissance sociale, nous sommes nombreux-euses à mener nos existences en respectant l'ordre des choses, en suivant la norme, aux côtés du plus grand nombre. En économie et en sciences politiques, on parle du phénomène de « dépendance au sentier » pour illustrer nos difficultés à sortir des sillons déjà tout tracés²⁴.

« C'était trop l'aventure ! Je ne passerai plus par les sentiers, je préfère explorer. »

MARIUS, 7 ANS

Lorsqu'on en ressent la nécessité, il est temps de sortir des sentiers battus, de rompre avec les trajectoires attendues, nager à contre-courant ou encore tracer sa route, choisir volontairement une

autre voie. Cette dernière présente plus de risques et d'énergie, mais elle est susceptible d'apporter quelque chose d'autre. Que l'on parle de celui qui décide d'aller sur une île bretonne en hiver plutôt qu'en été, de celle qui parcourt le monde à vélo, de celui qui décide d'arrêter de travailler ou de celle qui fait le choix de ne pas avoir d'enfants, tous et toutes ont un rapport singulier au monde. Ils et elles tentent de s'affranchir de leurs conditionnements culturels et sociaux.

A des échelles bien sûr différentes, car leurs parcours de vie sont plus ou moins risqués, transgressifs et engagés, ces individus et collectifs ont quelque chose de commun dans leurs manières d'appréhender leurs existences. Ils n'ont peut-être pas la même vision du monde, les mêmes valeurs, mais ils sont guidés par l'idée de tordre l'ordre des choses. Ils ont en commun le sens de l'engagement, la volonté de l'autodétermination, une capacité à assumer ses propres choix, une forme de confiance en la vie et un rapport optimiste en l'avenir. En adoptant la bartasse comme mode de vie, ils et elles osent, essaient,

24 - https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9pendance_au_sentier

bifurquent, expérimentent, se trompent, apprennent de leurs erreurs, posent des choix et avancent. Bartasser, c'est aller de l'avant, tenter quelque chose, sortir du sentiment d'impuissance face au monde et à son inéluctabilité. C'est se frayer des possibles, être acteur.rice de sa propre trajectoire.

Faire vivre le hors sentier dans nos sorties, c'est donc bien aussi, dans une dimension symbolique et métaphorique, inviter chacun.e, seul.e ou à plusieurs, à tracer ses propres chemins de vie, à oser le pas de côté, à sortir des schémas prédestinés. Le hors sentier est un outil éducatif qui permet aux personnes de construire leur autonomie. Cette pratique renvoie inévitablement au projet de l'éducation populaire qui vise, face aux dominations, à l'émancipation des personnes et à la transformation sociale.

PÉDAGOGIE DE LA PENTE

C'était en février dans les Pyrénées, la neige n'était pas là. Je propose d'aller à la cascade de Saoubiste, une rando d'1h30 en forêt. Ce n'était pas gagné d'amener ces 23 élèves de CM2 en classe de neige... Ils découvrent la montagne pour la première fois et sont arrivés équipés d'après-skis, ou d'une paire de chaussures prêtée par la Maison de la montagne.

Avant de débiter la descente, opération de vérification des chaussures. On resserre les lacets. Je propose alors aux volontaires de prendre un raccourci, pour couper le premier zig-zag. En fait, tous me suivront. Je descends le premier, sur une dizaine de mètres, jusqu'au gros hêtre ; puis, un par un, chacun me rejoint, en essayant de rester en équilibre sur un sol glissant et pentu, masqué par un tapis de feuilles. Rires et cris de joie jaillissent du groupe. Idriss me rapporte un lichen pulmonaire : l'occasion de parler de la reviviscence des plantes, de son importance pour les isards qui en raffolent... Maintenant, c'est au tour de l'enseignante de nous rejoindre : elle s'engage sans plus de facilités que ses élèves mais je comprends que cela lui plait.

Cette première expérience, facile, hors sentier avec ce groupe me permet de m'assurer de leur adhésion, et de mesurer l'aisance des enfants et de l'enseignante sur des sols irréguliers. Cette collecte d'informations m'est précieuse pour choisir les autres raccourcis que nous allons prendre. Mon souci, c'est la sécurité. Pas simple de sensibiliser des enfants à faire attention à leurs chevilles, surtout en les sachant débordant d'énergie, mal chaussés et ignorant les risques de la montagne.

Mon second souci, c'est de permettre à chacun de surmonter ses appréhensions, ses craintes, ses peurs. Parfois, un conseil oral suffira ; une autre fois, le soutien d'un copain sera utile ; plus loin, c'est en me tenant la main que le moins alerte progressera.

Sur la dernière partie, le sentier ne zigzague plus ; je propose de poursuivre la descente en courant, d'aller d'arbre en arbre, tout en gardant une distance de sécurité.

Nous voici arrivés au centre de classe de neige. Les enfants sont fatigués mais ont d'innombrables aventures à partager avec les copains et le cuisinier.

Oui, la rando en montagne, c'est aussi sortir des sentiers, avec la double vigilance de la sécurité physique, et d'un niveau de difficulté adapté à l'aisance des enfants. Prendre des raccourcis, oui mais pas n'importe où ni n'importe comment. Se rappeler que les sentiers ont été taillés à la pioche et sont entretenus régulièrement, ici par les gardes du parc national. En montagne, un raccourci utilisé régulièrement peut causer des problèmes d'érosion.

Mais lorsque les conditions sont réunies pour pratiquer un itinéraire hors sentier :

Que d'expériences corporelles : courir dans les bois, sauter et tomber dans les feuilles, glisser sur les fesses...

Que d'expériences sensorielles que sont ces contacts avec les troncs, cette odeur d'humus qui se dégage de la terre, ce bruit de craquement sec de branches...

Et que d'expériences cognitives, de questions, de découvertes sur la hêtraie,... à exploiter en classe le lendemain matin.

Sortir des sentiers, une piste pour vivre pleinement le milieu avec tout notre être, corporel, sensoriel et cognitif !

JACQUES



SANS TOUCHER TERRE

Je me souviens quand j'avais 12-13 ans, je vivais dans un petit village breton au bord d'un estuaire. Avec mes sœurs et parfois quelques copains, on jouait alternativement dans le jardin, sur la plage, sur l'estran ou plus loin dans le quartier, parfois jusqu'au bourg. Nos jeux étaient souvent teintés d'espièglerie.

Un soir d'automne, nous est venu le défi d'essayer d'atteindre l'église sans toucher le bitume depuis notre jardin. Parcourir plus d'un kilomètre sans emprunter nos itinéraires habituels, à savoir la route et le trottoir.

Nous sommes alors trois à partir dans cette aventure. Première épreuve : franchir la haie, haute de plus de 2m. On décide de grimper à un arbre, de se suspendre à une branche jusqu'à atterrir sur la haie. Cela

fonctionne bien. On se fait ensuite passer 2 planches de 1 m qu'on jette sur la route. On saute dessus. Aucun contact goudron. Tout va bien. On traverse alors la route avec une technique infaillible : deux planches placées l'une après l'autre ; on se tient serrés sur la plus éloignée ; cela permet au dernier de la bande de récupérer la première planche et de la passer devant. On se déplace ainsi habilement de planche en planche jusqu'au muret du jardin des voisins d'en face. Ils sont absents et cela nous arrive d'y aller récupérer le ballon. Le jardin est libre, on grimpe et on saute. On court derrière la maison pour ne pas être vu, au cas où. On rigole, on reprend notre souffle. Puis on enchaîne de jardin en jardin, déterminés à surmonter les épreuves que nous suggèrent les différents murets et clôtures : les touffues, les piquantes, les très hautes, les dangereuses.

A mesure que notre projet se concrétise, un nouveau risque s'impose. Que pourrait-on dire si on se faisait surprendre ? Mais on continue d'avancer de propriété en propriété, désormais à l'affût du moindre signe de présence humaine ou canine. On est discrets, organisés, il ne faut pas laisser de trace de notre passage. Au fond de nous, nous sommes survoltés. Nous sommes en train de réussir un exploit que personne avant nous n'avait osé imaginer. Celui de s'inventer un jeu de déplacement qui préfère les obstacles et les jardins à la chaussée bitumée, un jeu qui se détourne du normal et de l'attendu pour se rapprocher de l'extraordinaire et du transgressif.

CÉDRIC

BON, ON EST PAUMÉS !

Beau couché de soleil, descente dans les alpages avec une amie. Tout va bien. C'est une soirée sans lune mais avec les étoiles. Arrivée dans la forêt, le sentier est difficile à suivre... jusqu'au moment où je perds le sentier. Perdu. Totalement perdu.

Pendant un moment, je tente de nous resituer en regardant les lumières du fond de vallée. Je connais les lieux, je vais me repérer. Notre progression se fait à tâtons. Le sol devient de plus en plus escarpé, de grandes marches... pour finir sur une falaise.

La nuit est là. On regarde la carte. Au briquet, car nous n'avons pas de frontale. Nous ne savons toujours pas où nous sommes. Demi-tour, on remonte.

Elle finit par me dire : « On s'arrête là. Et c'est pas grave, tout va bien ! On peut dormir dehors ». Nous sommes en short, avec un sac contenant une pomme et un pull. Sans lumière, nous étions partis pour la journée !

On allume un feu pour nous réchauffer, un tapis de fougère pour faire office de matelas. On partage le repas (1/2 pomme chacun) et nous réussissons à téléphoner pour prévenir nos proches que nous sommes « un peu » perdus et que nous aurons « un peu » de retard ! Au petit matin, le sentier est rapidement retrouvé, la voiture également. Morale de l'histoire : sans sentier, c'est aussi l'occasion de vraiment se paumer. Et parfois, cela ne sert à rien d'insister.

JEAN LUC

BARTASSE URBAINE

Dans les années 90, j'avais 18 ans. Avec Nicolas et Christian, mes potes de galère, je passais des nuits entières à marcher et visiter des friches industrielles sur Paris et sa banlieue. Nicolas se définissait comme peintre/sculpteur du chaos, Christian et moi comme photographes du chaos. Chantiers de démolition, usines désaffectées, squats d'artistes dans lesquels vivait une faune urbaine de tous horizons, moulins de Pantin, entrepôts frigorifiques du 13^{ème}... Je marchais des kilomètres dans ces lieux créés puis abandonnés par l'homme. Ces sites me donnaient la sensation d'avoir vécu l'apocalypse. Le temps n'existait plus, tout semblait figé et pourtant, je photographiais sur les murs des objets et visages imaginaires. Je les appelais « les portraits mécaniks ». Ils me racontaient l'histoire des lieux, comme un écho lointain du bruit des machines dans ce silence de l'histoire. Je faisais de l'anthropomorphisme industriel.

Parfois, nous nous laissions enfermer dans le métro vers 1h00 du mat pour arpenter sur des kilomètres les lignes interminables des voies ferrées. Lorsque je traversais les stations de métro, je rencontrais les vagabonds qui dormaient au chaud dans des cabanes de fortune faites de cartons. Nous croisions aussi les tagueurs et graffeurs de la nuit.

Je me souviendrai toujours de ce 21 décembre 1990. J'étais chez Nicolas avec Christian, la télé était allumée, il était 20h, le journal commençait. Le titre de ce soir là ? La fermeture des mines de Oignies, dans le Nord Pas de Calais. Ni une ni deux, nous nous armons de nos appareils photos et embarquons dans la voiture de Christian. Nous roulons toute la soirée en direction d'Oignies.

Nous arrivons vers minuit devant la mine. Un gardien, ancien mineur, nous accueille. Nous lui expliquons que nous venons d'apprendre la fermeture de la mine et que nous souhaitons la visiter. « Ha non c'est compliqué et dangereux, je n'ai pas le droit ». Nous lui posons quelques questions sur sa vie de mineur, il nous accueille tout de même dans sa cabane de gardien. Un verre de blanc, nous trinquons, puis après une heure d'échange, larme à l'œil, il change d'avis et nous dit : « Vous avez fait tout ce chemin pour venir voir ça ! Allez, suivez-moi, je vous fais visiter ». Nous en sommes sortis au petit matin.



SANG-FROID

19 mai 2016, 8h... examen final du diplôme d'accompagnateur en montagne. Météo pourrie ces derniers jours sur la Chartreuse. Il a neigé 30 cm de fraîche en 2 jours. Toute ma prépa tombe à l'eau. L'itinéraire repéré quelques jours avant n'est plus d'actualité. Dans une heure, je suis avec un groupe de lycéens sur un parcours que je découvre tout juste. Ça va être impro, mais pas trop.

La lecture de carte me permet d'imaginer l'itinéraire que je vais suivre : simple, facile, sans danger, no stress. J'assume et je valide le diplôme.

9h30... cela fait 15 min que nous sommes partis. Tout se passe bien,

jusqu'à cette intersection où je décide de prendre à droite. J'ai à peine fait 30 m que je sais déjà que j'aurai dû prendre à gauche. Impossible de faire demi-tour, peur d'être décrédibilisé.

Finie la sortie tranquille ! Le stress monte, je ne connais plus l'itinéraire, et surtout petit détail qui a toute son importance, j'ai un cadre horaire à respecter. S'il est dépassé... je suis recalé ! Une seule solution : couper plus loin pour retomber sur mon itinéraire initial.

D'ici là, j'essaie de maintenir un semblant de « je suis à l'aise, regardez ce magnifique lichen », tout en jetant de temps à autre un coup d'œil sur ma carte, afin de repérer le lieu idéal de bifurcation. Je suis en ébullition.

Le point se rapproche, mon stress augmente, ce n'est pas le moment de me planter ! À peine engagés sur le raccourci qu'apparaissent « des pu... de barbelés ». C'est sûr je suis grillé !

La suite n'est pas mieux : forte pente en sous-bois + sol argileux = patinoire forestière.

Mais, pour mon plus grand plaisir, les jeunes se régalent. Ils rigolent à tue-tête, ils tombent, ils se font plaisir... Je fais de mon mieux pour assurer la sécurité et j'évite de croiser le regard de mon jury. Après 10 minutes en sous-bois, j'aperçois au loin le croisement de chemins que je cherchais à rejoindre. Un sentiment de pur plaisir, de détente, de « j'ai réussi à être exactement là où je voulais être » !

Et un jury qui me dira peu de temps après qu'il avait bien identifié mon erreur d'itinéraire, mais que la sortie n'en avait été que plus belle !

Le diplôme en poche, sortir des sentiers battus est devenu pour moi un incontournable !

SYLVAIN

PAS DE GR SUR LA MER

Été 2019. Une semaine de vacances avec mon amoureux. Comme il est un peu fou d'activités de pleine nature, je ne me lance pas à négocier pour du farniente à la plage. Le projet se dessine lorsqu'on nous propose de récupérer un catamaran de sport à Douarnenez (comme les plus grands que l'on voit dans les écoles de voile).

La mer d'Iroise, l'archipel de Molène et pourquoi pas Ouessant, île la plus occidentale de Bretagne. Ça me fait rêver ! Après 3 jours de préparation et réparation, on embarque au petit matin à la rame en attendant que le vent se lève ! Il fait beau et l'appréhension laisse vite place à l'excitation. Vêtements, sacs de couchage, téléphones, nourriture, tout est dans des sacs étanches. Les cartes sont plastifiées. On y est, le vent se lève au passage de la pointe Saint Mathieu. Cap sur l'archipel. Cette première navigation est magique, on monte la tente sur Molène, un banc de dauphin passe devant nous.

Dès le lendemain, une fenêtre météorologique s'ouvre. Les vents et les marées sont plutôt favorables pour atteindre Ouessant, « l'île des naufragés », la dernière avant les Amériques. L'occasion est trop belle, on décide d'y aller.

En mer, il y a des phares et des balises pour se repérer et éviter les dangers mais il n'y a pas vraiment de chemins. Chaque marin doit jouer avec les éléments, le vent, les courants et l'état de la mer, pour atteindre son but en toute sécurité. Il s'agit de préserver son bateau et d'aller assez vite pour ne pas rester trop longtemps en mer.

Au petit matin, nous partons dans la brume avec une petite brise de Nord-Ouest. On ne voit rien, seulement l'eau glisser le long de la coque et l'écume que cela produit dans son sillage. Nous ne pouvons faire route directe, on doit louvoyer, c'est à dire tirer des bords pour remonter au vent. Nous cherchons à garder de la vitesse tout en ne nous éloignant pas trop de notre objectif. La brume se lève avec le vent. Nous nous trouvons à l'extrême Est de l'île, à vue du phare du Stiff. Cela me rassure un peu. Mais la route est encore longue car pour

débarquer sur ce grand plateau rocheux, il faut faire le tour de l'île, afin d'entrer dans la baie de Lampaul et tout au bout, atteindre la grande plage. Cela implique d'emprunter le mythique Fromveur, chenal naturel au cœur de l'archipel qui subit de forts courants de marées dans cette jonction entre l'océan Atlantique et la Manche. « Nul n'a passé le Fromveur sans connaître la peur » dit le dicton. On vire de bord. On est au bon endroit au bon moment, pile à la bascule de la marée. Le courant nous est favorable pour 6 heures. Ça glisse, ça trace ! Nous restons concentrés et cherchons surtout à maîtriser la vitesse.

L'objectif se rapproche sérieusement quand tout à coup notre engin freine sec, la mer part dans tous les sens, on n'est pas loin de l'arrêt, notre petit rafiote se lève et frappe contre les vagues. « Allez, allez, ça va le faire ».

Pas le temps de regarder le paysage, l'heure est au réglage de voiles précis et au maintien de la barre. Un petit regard en arrière vers le Stiff. D'ici, les gardiens du phare ne nous voient pas. Voilà la carte trempée. « On va par où ? » J'ai du sel plein les yeux. « On coupe dans les cailloux ou on va beaucoup plus loin devant, pour entrer dans la Baie de Lampaul ? » On serre les dents. Le mât grince sérieusement, on se fait balloter. Ce n'est pas le moment que ça casse. Le bateau tape encore. C'est le moment de décider. Je ne suis pas sûre d'être assez précise à la lecture de carte pour éviter les cailloux. « On trace tout droit, jusqu'au phare de la Jument, et on virera de bord par là-bas. »

Nous voilà au pied du phare de la Jument, LE phare. Celui que l'on voit en photo, quand dans les grosses tempêtes, les vagues le submergent. Il est énorme et on lui tourne autour. On fait enfin cap sur la baie, la mer va se calmer. C'est incroyable. On est vivants. Je le sais, puisque ma combi se réchauffe d'un coup. Les nerfs qui retombent sûrement... je suis un peu plus vivante !

MANON

3.

Faire collectif



EFFETS DU GROUPE

« ... j'ai besoin de cette énergie fluante du groupe, de sentir les tensions et les fusions qui nous traversent, chacun et tous. J'ai besoin de me sentir noué dans la pelote de nos fils. »

Alain Damasio – La horde du contrevent²⁵

Si l'expérience de pleine nature est immersive dès lors que l'on prend la décision de sortir du chemin, elle peut avoir une saveur encore plus intense lorsqu'elle est pratiquée en groupe.

Dans nos histoires, les souvenirs de bartasse en groupe font partie des plus tenaces. C'est de ceux que l'on ne manque pas de se raconter et se re-raconter chaque fois que l'on retrouve nos compagnon-ne-s d'aventure. La bartasse en groupe est souvent une expérience fédératrice qui rassemble les individus. Elle scelle les liens entre eux, favorise la coopération, l'entraide et la solidarité. En maîtrisant les branches qui gênent mon passage, j'aide mon compagnon à progresser derrière moi. Nous étions un groupe de randonneur-euse-s, ... le hors sentier nous a transformé en un collectif d'aventurier-ère-s en pleine expédition.

S'embarquer ensemble dans l'inconnu implique d'être particulièrement vigilant-e aux autres. On avance, on parle du regard, « on voit des bouts des autres », on sent le groupe dans une tension silencieuse. C'est dans cette coprésence que l'on suit une piste fructueuse et qu'il s'y joue quelque chose de savoureux.

« On était en groupe avec chacun sa mission, on s'entraide et on veille d'avantage aux autres parce qu'on est une vraie équipe »

LOUISE, 11 ANS

Dans ce milieu, on passe très vite de l'enthousiasme à l'inquiétude... La sécurité physique et affective des participant-e-s est l'affaire de tou-te-s : tout le groupe sera impacté si une personne a un ennui (crise

25 - DAMASIO, A. (2004) - La horde du contrevent. Ed. La Volte, 521 p.

d'angoisse, défaillance physique, blessure). Quel que soit notre niveau de connaissances et d'habiletés en pleine nature, « la compétence du soin » devient centrale : prendre en compte les états physiques et émotionnels des uns et des autres.

L'animateur-riche instaure un climat de confiance au sein du groupe. On fait partie d'un collectif parce qu'on est pris dans un mouvement mais aussi parce qu'on se sent considéré par l'ensemble des participant-e-s. Le rôle de l'éducateur-riche est d'encourager l'expression des émotions, sans jugement ni pression. Alors seulement, comme le nomme une animatrice bartassienne, les conditions seront réunies pour que son métier devienne « fournisseur d'émotions, créateur de souvenirs ». L'incertitude de ce que l'on va vivre et le caractère inédit de l'aventure participeront à produire des émotions fortes, entre désirs et appréhensions, qui imprimeront notre mémoire.

Car sortir des sentiers, c'est bien aller vers l'incertitude : Est-ce que ça passe par là ? Est-ce qu'on va se perdre ? Est-ce qu'on va rencontrer un animal sauvage ? Est-ce que c'est dangereux ou interdit ? Avec le groupe dans ce milieu plus incertain, l'individu se transcende grâce au soutien d'autrui. Il est alors pleinement engagé dans l'action à partir du moment où il sent que dans la difficulté, le collectif fera preuve de solidarité et qu'il peut vivre cette aventure et en revenir. « Seule, je n'y serais peut-être pas allé.e... Mais quand je vois les autres passer, avancer, me montrer le chemin, m'attendre, m'aider parfois, je sens que j'en suis capable. J'hésite encore mais comme je suis avec les autres, je me lance... ».

En pleine nature on ne peut pas faire à la place de quelqu'un : l'hypothèse de porter physiquement une personne n'est pas raisonnable. On ne va pas pouvoir rester là, il faut avancer. Au sein d'un groupe, s'exerce ainsi une sorte de pression sociale qui pousse l'individu à ne pas se faire attendre et éloigne l'idée du renoncement. On ne peut ignorer que cette pression peut être néfaste, là où le niveau de difficulté est trop élevé par exemple. Néanmoins le plus souvent, c'est l'individu qui se met cette petite pression tout seul. Elle va le faire progresser et focaliser son attention sur ce qu'il a à faire pour

sortir de cet inconfort, de ce moment déstabilisant. La présence du groupe a pour effet de favoriser l'acceptation de la prise de risques, mais aussi d'apprendre à se décentrer pour repousser ses limites, posées par soi-même parfois trop rapidement.

PRENDRE DES DÉCISIONS COLLECTIVES

« Gravir une face telle que celle-ci implique un fonctionnement de groupe et non l'exacerbation des volontés individuelles. Il faut doublement communiquer lorsqu'on est six, afin que chacun se sente investi des décisions prises en commun. »

Stéphanie Bodet – Salto Angel²⁶

Dans un monde résolument tourné vers l'individualité, promouvoir les pratiques qui produisent des expériences collectives intenses n'est pas anodin. La pratique du hors sentier en groupe peut devenir un support privilégié pour apprendre l'organisation collective et ainsi travailler les notions d'engagement et de responsabilité. La bartasse met en exergue la capacité qu'a le collectif, ou pas, à faire face à des problématiques, à analyser des situations et à prendre des décisions. Entrer ou pas en bartasse, choisir l'itinéraire, faire face à une situation imprévue sont autant de « faits marquants », favorables à ces apprentissages.

La bartasse implique une succession de décisions, souvent prises seule par l'animateur.ice, qui peut « embarquer » le groupe et l'amener sans problème à destination en assumant son rôle d'ouvreur.se, de premier.ère de cordée. Mais un autre choix éducatif est possible et le prétexte de la bartasse est idéal pour le pratiquer : accompagner le groupe à s'organiser et à décider ensemble de comment parvenir à ses fins. Il est pédagogiquement intéressant de partager les prises de décision. Cela a l'intérêt de renforcer l'esprit collectif et la prise en compte de l'individu dans le groupe. Ainsi, on offre aux personnes accompagnées un espace permettant de vivre une expérience concrète de démocratie.

Faire émerger la décision collective, c'est d'abord déceler les opportunités produites par les faits marquants de la bartasse pour créer des moments formels de discussions, puis organiser ces échanges.

26 - BODET, S. (2014) - Salto Angel. Ed. Guérin, 184 p.

Dans ces discussions, on retrouve en premier lieu l'objet de débat. « Prend-on cette direction ou bien celle-ci ? », ou encore, un événement survient, perturbe le plan initial et oblige à s'adapter.

Tout de suite après, sont exprimés les enjeux de l'événement ou les différentes propositions. Quels sont les dangers potentiels, la durée, le niveau et le type de difficulté qu'imposent les propositions ? Quelles nouvelles questions cela pose ? Ce petit topo partagé engendre des émotions chez les participant-e-s. Le groupe a la nécessité de repérer les dispositions émotionnelles et physiques des participant-e-s afin de décider.

Chacun-e doit donner son avis. La parole est essentielle. S'exprimer, c'est exister dans un groupe. Mais l'animateur-riche est aussi sensible aux postures et aux attitudes qui en disent parfois long... La fatigue, le froid, l'énerverment, l'angoisse ou la colère se détectent parfois plus dans les corps que dans les mots.

Le tour de parole permet de dégager une tendance, une majorité, peut-être une unanimité. Dans ce cas, il faut vite clôturer la discussion. Ne perdons pas de temps à discuter davantage si la décision est évidente. La démarche est plus délicate dès lors que les positions sont hésitantes ou divergentes.

A paroles hésitantes, le rôle de l'animateur-riche sera de verbaliser ce qu'il-elle aura observé ou pressenti des participant-e-s, de faire valider ou pas par chaque personne, pour que chacun-e prenne conscience de l'état psychologique et des envies des un-e-s et des autres. Il est toujours plus aisé de prendre une décision collectivement lorsque l'on comprend les dispositions de chacun-e.

A paroles divergentes, le rôle de la référent-e sera d'accompagner vers un consensus. Faire vivre le débat, recentrer, faire émerger les argumentaires, reformuler les enjeux, les contextes, entrevoir les compromis, les alternatives... Il est primordial que ce moment soit une réussite, qu'il soit vécu positivement par les participant-e-s. Ainsi la référent-e doit poser quelques garanties : une durée la plus courte

possible, une écoute attentive, une prise en compte des besoins et s'assurer que la décision finale convienne à tous et toutes.

Ces petites discussions, dont les décisions finales paraissent souvent évidentes aux plus expérimenté-e-s, sont pourtant déterminantes dans l'apprentissage de l'organisation collective. Il n'est pas toujours facile pour certain.e.s animateur.s.ices de verbaliser les enjeux, de prendre en compte l'avis des timides, de sortir de la posture du responsable « qui gère ». Il peut sembler plus facile d'avancer sans concerter, de faire mine qu'on assure, car avec cette attitude, on pense sécuriser le groupe.

Pourtant, viser l'apprentissage de l'autonomie nécessite de prendre en compte ses partenaires... Au fur et à mesure de ces discussions formalisées où l'on expose les faits, recueille les ressentis, élabore des hypothèses, prend des décisions, les participant.e.s acquièrent une méthode pour avancer ensemble en bartasse, mais aussi une méthode pour que le groupe devienne un véritable collectif.

Alors que les objectifs de solidarité ou de démocratie sont timidement réalisés dans les projets éducatifs, l'expérience collective de la bartasse est un moyen engagé de les aborder. Dans un monde où les individus se sentent profondément seuls, où la tolérance régresse et où l'on éprouve des difficultés à faire bouger les choses, bartasser en collectif est certainement un outil efficace pour apprendre à s'organiser collectivement et peut être donner envie de participer à la transformation du monde.

EN FAMILLE !

« Et si on coupait ?

Oh le beau rocher, la belle lumière là bas ! On va voir ? On remonte jusqu'à la source de ce torrent ? Miam ! Sur la carte, ces courbes de niveaux, le nom de cette combe, ça donne envie d'y aller. Hé, ça a l'air de passer par là ! Vous venez ? »

La moindre balade avec mes enfants est l'occasion de sortir du sentier pour quelques pas ou beaucoup plus. Nous savons tous les trois que c'est irrésistible et nous nous régalaons par avance de cette sensation de bascule dans l'inconnu, d'aventure et de liberté.

Le plus inspiré et motivé du moment emporte les autres dans son élan. Un coup d'œil à la carte tout de même, pour être d'accord sur un choix de cheminement : trois têtes penchées sur la carte, un doigt qui propose une ligne générale de parcours (qui sera interrogée plusieurs fois), quelques échanges et c'est parti. On plonge !

Pas d'heure d'arrivée fixée ou très vague, pas de GPS, mais toujours des lampes de poche, de l'eau, des vêtements chauds et de pluie, une couverture de survie - voire un bout de corde - dans les sacs. Et bien sûr, la carte au 1/25000^{ème} et la boussole à portée de main.

Dans la toute petite enfance, ce sont eux qui menaient la danse. Les tout-petits ne connaissent pas les sentiers. Leur curiosité et le hasard les mènent.

Puis, lors de l'apprentissage de l'usage du chemin et des marches plus longues, nous, les parents, avons toujours ménagé et provoqué des temps d'aventure hors sentier en suivant leurs envies ou les nôtres.

Je me souviens de vacances où, entre 7 et 13 ans, ils exploraient seuls les champs de ronces, les ruisseaux et les ravines aux alentours d'un

mazet dans lequel nous séjournions dans les Cévennes. Ils en faisaient une cartographie précise et sensible, gravée dans leurs mains et genoux.

Puis sont venus les raids en ligne droite ; du mazet à tel ou tel point culminant. « Si vous nous cherchez, on sera entre les deux quelque part ! ». Joie et confiance.

Et voilà. Aujourd'hui ce sont mes enfants qui portent les sacs les plus lourds et font des reconnaissances lorsque la recherche d'un passage se fait longue et acrobatique.

Le plaisir partagé du hors sentier est toujours là. Merci nature !

JOËLLE



L'INACCESSIBLE CANNE DE PROVENCE

Sortie nature dans la garrigue héraultaise avec une classe de CMI, nous sommes à la recherche de canne de Provence. Objectif : fabriquer des instruments de musique.

Après quelques observations, je finis par en voir à une centaine de mètres à gauche du chemin sur lequel nous progressons. Seul accès sur lequel possible : une coulée de sanglier. La progression est lente, les élèves sont les uns derrière les autres. Mais nous sommes vite arrêtés face à un mur de ronce. Après un échange avec l'enseignante, nous décidons que les élèves qui le souhaitent poursuivent l'aventure. Les autres élèves nous guideront dans notre progression, en prenant un peu de hauteur pour nous indiquer le chemin.

Cette aventure n'est pas prévue, mais elle est facilitée grâce aux échanges continus avec l'enseignante.

Nous avançons difficilement. On utilise des sécateurs et des morceaux de bois pour pouvoir aplatir les ronces. C'est l'aventure. J'ouvre la marche pour prendre le maximum de ronces en premier, car bien sûr, près de Montpellier fin mai, tout le monde est en short/t-shirt.

Nous finissons par atteindre les fameuses cannes de Provence. Récolte et surtout une pause pour respirer, car certains ont vécu un moment intense... y compris moi !

De retour avec le reste du groupe, je ressens le besoin de faire un temps de débrief, sur cette expérience de nature « chargée » émotionnellement. Moment important pour partager, échanger, mettre des mots sur les ressentis, laisser tourner la parole au sein du groupe... Car tous les jeunes ne l'ont pas vécu de la même manière. Certains ont adoré, au point d'être leur meilleur moment de la semaine. Pour d'autres, ils ont dû gérer le dépassement de leurs propres limites, l'engagement du corps, la peur.

Mais tou-te-s sont fières des tatouages naturels et uniques laissés par les ronces !

MATHIAS

PREMIÈRE EXPÉDITION

10 enfants entre 6 et 8 ans, à proximité du local CPN. De nombreux bois à proximité. Deux idées pour la journée :

- Partir à travers bois
- Cheminer sous la pluie

Dans le cercle de parole d'accueil de la journée, nous faisons apparaître aux enfants que la pluie est une chance. Nous présentons cela comme une aventure dans le bois. On décide ensemble d'un circuit, à l'aide d'une carte, sans prendre en compte les chemins. Ils seront là, mais nous ne les emprunterons pas. L'environnement est constitué d'arbres moyens, de végétation au sol, de ronces. Avant de partir, on se met d'accord : « si on part à l'aventure, de quoi avons-nous besoin ? ». Une liste des conditions pour réussir notre échappée est réalisée collectivement :

- 2 cartographes pour nous guider ;
- 2 ouvriers de chemin, avec des sécateurs pour couper les ronces ;
- 2 enfants qui veillent à ce que l'on n'ait ni trop soif, ni trop faim, et qui emmènent des bonbecs et des bouteilles d'eau ;
- 2 enfants infirmiers responsables des trousse de secours, si jamais on se blesse ou on se pique ;
- 2 photographes, pour faire un reportage !

En un rien de temps les enfants se mettent dans la peau d'aventuriers en prenant leurs rôles à cœur, qui les responsabilisent. La pluie n'est pas un obstacle. Ils sont bien équipés avec des ponchos. On réussit à éviter les chemins. On les croise, on les traverse, mais nous ne les suivons pas. Les enfants décident de la direction à prendre, sans suivre la carte, qui nous dicte où aller !

De retour au local, il sera temps de verbaliser ce qui a été vécu, pour croiser les émotions, les sensations, ses propres peurs et ses grandes réussites.

FRANÇOIS

LA ROUTE

Nous sommes plusieurs animateurs nature en formation. On décide de cheminer droit dans la pente, dans un beau Jura karstique, avec plein de blocs calcaires. Un terrain très accidenté, moussu, une belle vieille forêt. Tracer tout droit, en reliant un point A à un point B, où on nous attendra 2h plus tard. Pris dans le jeu, très concentrés sur nos appuis, on se suit « à la queue leu leu », avec un rythme bien soutenu, en courant au milieu des fougères.

Absorbé, moitié haletant et hyper vif, je suis uniquement concentré sur la personne située devant moi, et espère que derrière, les autres suivent.

Au bout de 20 minutes, la personne devant moi s'arrête et crie : « Oh merde !!! ». Là, je pense qu'il se passe un truc grave devant nous. Je lève la tête et découvre juste que nous étions arrivés sur une route !!

Ce fut assez génial, car nous étions complètement pris dans notre immersion de terrain. La route était alors devenue un déchet sur notre trajet de bartasse. Nous étions tous affligés à l'idée de devoir y poser les pieds quand même. Lors de la traversée, on avait la sensation que ça nous brûlait. Cette route bitumée sur notre parcours était devenue insupportable.

YANN



BASSIN DU CONGO

Qu'est-ce qu'ils n'avaient pas dit !!

Nous sommes dans le parc naturel du massif des Bauges, au départ de notre 4^{ème} journée d'itinérance. La nuit à la belle en forêt est encore dans toutes les têtes. Nous nous apprêtons à partir, quand Adèle, Imen, Idriss et Maxime suggèrent de tout simplement couper tout droit pour rejoindre le refuge, visible en face de nous.

Florian (animateur), coupe court à la discussion... « Mauvaise idée ». Mais les jeunes insistent lourdement. Je sens le défi qui monte.

Je propose alors que les deux animateurs gèrent le reste du groupe en empruntant l'itinéraire prévu. J'ai confiance, je travaille avec eux depuis trois ans et un repérage avait été effectué un mois plus tôt, avec prise en main des ânes.

Au reste du groupe : « il y a des motivé.e.s ? »... Personne de plus. Nous voilà donc partis tous les cinq pour l'aventure, les jeunes se croyant déjà dans « Men Vs Wild » au milieu du bassin du Congo ! De mon côté, plusieurs choix sont rapidement faits :

Ils passent devant, je ferme la marche.

Ils décident de l'itinéraire, je suis. Je connais très bien les lieux et lors de mes repérages, j'avais aussi eu cette forte envie de couper !

Seule contrainte... 12h15 ! Véronique la gardienne du refuge nous attend pour le repas.

La suite n'est que pur bonheur : monter ; descendre ; franchir des clôtures ; ramper sous les arbres ; entendre le premier se plaindre des toiles d'araignées ; faire un coucou aux vaches tarines, abondances et montbéliardes... fournisseuses officielles de nos tomes des Bauges ; et faire des choix collectifs sur l'itinéraire à suivre. À gauche ? À droite ?

Mais l'heure tourne et je décide finalement de reprendre la main sur la dernière ½ heure... sinon, « il y a des chances que l'on y soit encore ce soir ».

12h15... nous sommes à table ! Ils sont heureux (ça s'entend !) et ils ont faim. Moi aussi. Défi réussi.

SYLVAIN

LIMITES & PRECAUTIONS

Toi-même tu écouteras

Il est nécessaire d'être soi-même à l'aise avec la bartasse avant de tenter l'aventure avec un groupe. L'expérience nous confère à la fois la confiance, la connaissance de soi et du terrain. Ainsi, nous serons plus disponibles à l'autre, que nous accompagnons.

Un bon équipement tu porteras

Parce qu'elle implique de l'engagement physique, la bartasse nous suggère de choisir des vêtements longs et résistants pour limiter les blessures, des casquettes pour éviter les branches et des chaussures montantes pour protéger les chevilles. Quelques participant·e·s peuvent aussi enfermer un sifflet dans leur poche pour signaler un accident.

A la progression tu t'adapteras

Les déplacements hors sentier impliquent un rythme différent de ceux sur pistes, chemins ou sentiers. Même si le groupe peut s'étirer un peu, la distance doit permettre à chacun de s'entendre. Des pauses très régulières permettent de rassembler le groupe. La désignation d'une personne serre-file, qui ferme la marche, sécurise la progression.

Le consentement tu obtiendras

Quel que soit le niveau des personnes qui composent le groupe, nous insisterons toujours pour prendre le temps d'informer, de partager les enjeux de décisions, de progression ; et nous aurons le souci de permettre à chacun·e d'y prendre part.

Le langage non-verbal tu observeras

Des gestes, des actions, des réactions, des attitudes, des expressions faciales ou encore d'autres signaux informent sur le bien être physique et affectif des individus. Un·e accompagnateur·rice bienveillant·e et sécurisant·e se doit de les prendre en compte à chaque moment, pour décider de la suite de la progression.

Les tiques tu surveilleras

Les conseils de prudence nous invitent à porter des vêtements longs, voire à rentrer les pantalons dans les chaussettes. Il est recommandé de s'inspecter entièrement en rentrant, d'utiliser uniquement un tire-tique si besoin et de surveiller la zone d'une éventuelle piqûre par la suite.

Les milieux naturels tu respecteras

Dans certains milieux naturels sensibles, la bartasse peut impacter l'écosystème dans lequel elle est pratiquée. Il faut notamment prendre en compte les risques de dérangement de la faune sauvage, d'érosion des sols sur les terrains en pente et de détérioration de la flore dans les zones humides.

La réglementation tu connaîtras

Sur son terrain, chacun-e prendra ses responsabilités quant à la réglementation en vigueur (espaces privés, nécessité d'un-e accompagnateur-ice en montagne, réglementation de certains espaces naturels protégés,...). Gardons à l'esprit que « nul-le n'est sensé-e ignorer la loi ».

D'une partie de chasse tu te garderas

Un simple coup de téléphone à la collectivité locale ou à la fédération de chasseurs du département permet de s'informer sur les lieux et les journées de chasse.

Les fondamentaux tu n'oublieras pas

Une sortie hors sentier se prépare de la même manière que toute autre sortie nature. Il paraît donc évident d'être avisé-e des conditions météorologiques, d'avoir laissé un itinéraire et une heure d'arrivée, de partir avec carte et boussole et d'être équipé-e d'un fond de sac adapté²⁷.

Du risque du « trop », tu te méfieras

Comme le dit Louis Espinassous, attention « à ce moment où la bataille proposée par l'accompagnateur ne tourne point en victoire mais en défaite, en humiliation »²⁸. Il faut parfois savoir renoncer : retrouver le sentier ou rebrousser chemin.

A la mise en mots, tu veilleras

Pour qu'il y ait assimilation ou formation, il est essentiel de passer par une étape de mise en mots et de partage : expliciter ses émotions, exprimer son vécu personnel et subjectif, écouter puis expliquer,... apports des éducateurs-rices pour transformer un moment potentiellement enthousiasmant ou difficile en un réel apprentissage.

27 - RESEAU ECOLE ET NATURE (2012) - SORTIR ! Dans la nature avec un groupe. Tome 1 : sorties journée, bivouacs et mini-camps. Ed. Ecologistes de l'Euzière, 118 p.

28 - Op. cit.

4.

Pistes pédagogiques



Alors ? On se lance ? On part à l'aventure ? Oui, mais comment ?

Seul-e ou en groupe ? Avec ou sans carte ? Suivant un itinéraire déjà défini ou à l'aveuglette ? Accompagné d'un-e guide ou en autonomie ?

Selon ces choix, l'expérience sera plus ou moins intense, plus ou moins engagée, plus ou moins risquée aussi. C'est en fonction des participant-e-s (âge, condition physique, expérience), du degré de maîtrise des animateur-ric-e-s, du type de milieux traversés et des objectifs pédagogiques recherchés que les choix s'effectueront.

On peut ainsi, avant de partir, se poser diverses questions :

- **Quel est « le film » que je propose ?**

Un fil rouge, un imaginaire, une quête, une simple découverte ?

- **Quel rôle vais-je jouer ?**

Transmetteur-ric-e, incubateur-ric-e, compagnon-e de jeu, poète, scientifique, Peter Pan ?

- **Où me situer par rapport au groupe ?**

Accompagnateur-ric-e (au milieu), guide (devant), compagnon-e (avec, partout) ?

- **Quelles sont les potentialités des lieux parcourus ?**

Diversité, naturalité, singularité, ambiances, inspiration...

- **A quelle dimension de l'être je souhaite prioritairement m'adresser ?**

Au corps, au cœur, à la tête ?

- **Quelles tensions je supporte et quelles intensités je délivre ?**

Bénéfice/risque, zone de confort, d'audace et de témérité, enthousiasme, risques subjectifs et objectifs...

- **Quels types de déplacement ?**

Suivre une ligne ou chercher un point ? Dans un cadre spatial défini pour explorer ou au hasard à l'opportunité ?

- **Avec quels outils ?**

Avec ou sans carte, boussole ou appareils numériques ? Chaussé-e ou pieds nus ?

- **Quelle liberté d'interprétation/décision/création je laisse au groupe ?**

Les participants sont-ils spectateurs, acteurs, réalisateurs ?

En route !

EXPLORATION DE LA NATURE PROCHE, EN AUTONOMIE

Sans forcément partir pour une grande randonnée de bartasse, il est possible de goûter aux plaisirs du hors sentier et du contact solitaire avec la nature sans aller bien loin. Autour du centre d'hébergement, de la classe ou d'un lieu de rendez-vous facilement identifiable par chacun-e, on peut prendre un temps individuel (20 minutes à 2h) pour explorer un espace de nature ou se poser dans un coin. On partage ensuite en groupe les vécus de ces expériences individuelles. Les activités dénommées « la volée de moineaux » et « mon moment à moi »²⁹ (parfois aussi appelée « coin magique » ou « sit spot ») sont adaptées à cela.

JEUX ET COURSES D'ORIENTATION

Les jeux et courses d'orientation sont d'excellentes manières de découvrir et de vivre la pratique du hors sentier dans le cadre d'une pratique sportive. Encadré-e-s par des connaisseur-euse-s, sur un secteur bien défini, muni-e-s d'une carte détaillée (1/2000^{ème} au 1/5000^{ème}) et généralement d'une boussole, les participant-e-s font leurs choix d'itinéraires pour progresser le plus rapidement possible sur un circuit. De poste en poste, ils-elles poinçonnent ou bipent dans un ordre imposé leur feuille de route (ou carton de contrôle) sur des balises matérialisées sur le terrain.

Évaluant la « pénétrabilité » des milieux et les distances à vue sur la carte, ils-elles oscillent entre des tronçons sur routes, pistes, chemins, prairies, fossés, talus, cultures, landes et forêts... L'orienteur-euse suit alors des « azimuts », réalise des « sauts » et des « déviations volontaires », en ayant préalablement identifié ou défini sur la carte ses « points d'appui », « points d'attaque », « lignes directrices », « mains courantes », « points remarquables » et « lignes d'arrêt ». De nombreux ouvrages spécialisés existent sur le sujet, ainsi qu'une Fédération nationale de course d'orientation³⁰.

29 - RESEAU ECOLE ET NATURE (2016) - Animer dehors. Guide à l'usage des formateurs BAFA-BAFD pour inciter à sortir dans la nature. Les Presses d'Ile-de-France, 78 p.

30 - www.ffcorientation.fr

Pour un usage pédagogique, de nombreuses variantes sont possibles : courses en pétale, en étoile, en fanions, au score, aux bons postes... Il peut aussi être intéressant de proposer une approche moins compétitive de l'orientation : prendre le temps, oublier le chronomètre, remplacer les balises à poinçonner par un hamac pour rêver, un livre de poésie à feuilleter, une œuvre artistique à découvrir en forêt...

PETIT HORS SENTIER AVEC BUTÉE

Sur un site bien maîtrisé, proche de son centre d'hébergement ou à un moment défini de sa randonnée, l'expérimentation du hors sentier est possible. L'idéal est de choisir un itinéraire connu de quelques centaines de mètres dans un milieu pas trop fermé.

Une option favorable : sur la « crête » d'une colline, donner le départ (soit tous en groupes, soit répartis sur le linéaire de la crête). Chaque personne descend la pente. Au bas de la colline, un sentier, une piste ou une route récupère tout le monde, en jouant le rôle de butée ou ligne d'arrêt. On s'attend là !

SUIVRE UN ITINÉRAIRE REPÉRÉ

L'animateur-riche prend le temps de repérer attentivement un itinéraire dans un milieu assez fermé, sur quelques centaines de mètres, un ou deux kilomètres... Il-elle identifie les passages bloqués, trop difficiles, trop dangereux, trop pentus, trop impressionnants et choisit les autres. Il-elle prend en charge le groupe peu de temps après son repérage afin d'avoir conservé en tête de bons souvenirs du cheminement, s'appuyant ainsi sur une mémoire « physiquement éprouvée » de l'itinéraire. Un-e autre animateur-riche serre-file vêtu-e de couleur vive, ferme la marche : lorsque le-la guide de tête voit son ou sa collègue, il-elle est certain-e que tout le groupe est présent. Il-elle organise des arrêts très régulièrement et prend la température du groupe avant de redémarrer. Si la situation est propice, il-elle proposera à un-e membre du groupe d'ouvrir la marche, de guider le groupe pendant une certaine durée.

SUIVRE UNE CRÊTE, REMONTER UN TORRENT

Les crêtes, les torrents et les ruisseaux sont des provocations puissantes au hors sentier, tout en étant eux-même des repères pour le cheminement. Les paysages s'accrochent par pans à leurs lignes. Avec de tels itinéraires, la crainte de se perdre est presque évacuée.

Sur les crêtes dégagées, le regard hésite toujours, appelé de l'autre côté. On approche du vol. Il n'est pas toujours facile d'évoluer sur le fil, on oscille souvent d'une face à l'autre avec l'impression de passer dans des mondes contrastés : lumières, couleurs, végétations, panoramas. Parfois aussi, la crête est tellement envahie de végétation que l'on perçoit seulement des échappées mystérieuses. Un appel vers l'imaginaire.

La progression peut être physique et engagée. Quelques précautions s'imposent par temps venté ou s'il y a du vide : concentration, cheminement du côté abrité ou moins pentu. Et, bien sûr, savoir passer ailleurs si les capacités et la condition physique sont insuffisantes ou les conditions dangereuses.

Remonter ou descendre un torrent offre une expérience analogue de balancement d'un bord à l'autre, surtout si l'on veut rester pied sec. Ici chaque pas est un choix, le saut maîtrisé un mode de déplacement. Gare à la glissade s'il y a du courant. On peut presque toujours contourner, passer plus haut ou changer de rive. L'expérience est ludique et totale, physique et sensorielle : odeurs décuplées par l'humidité, sons et reflets de l'eau, végétation et faune omniprésentes ...

On en oublierait tout le reste, or ici comme sur les parcours en crête il est important de regarder de temps en temps au loin pour anticiper les trajectoires et voir venir les changements de temps (orages, fortes pluies et vent).

Le rêve du marcheur hors sentier pourrait bien être : remonter un torrent puis rejoindre une crête et la suivre pour rentrer au bercail...

LA DROITE LIGNE

Cette pratique nécessite un repérage.

1. Sans support :

Dans un paysage de plaine, on se retrouve à quelques kilomètres d'un village. L'animateur-riche indique la direction du bourg, qui n'est pour l'instant pas visible. Il-elle invite chacun des participants à y aller (ou à y retourner si c'était le point de départ de la randonnée) par ses propres moyens, seule ou à deux, en suivant le cap indiqué et en essayant, assez vite, de ne plus avoir les autres participant-e-s dans son champ de vision. Le point de rendez-vous se situe devant l'église. Les personnes s'égrainent ainsi sur un « couloir de retour », chacune à son rythme. Au bout d'un moment dans la progression, le clocher du village apparaît, rassure et donne la direction.

2. Avec une carte ou une photo :

Sur une carte IGN au 1/25000^{ème} ou sur une photo aérienne, on trace un trait d'un point remarquable à un autre, bien identifiables sur le terrain et aussi graphiquement sur le support papier (croisement de routes, village, monument). On tente ensuite de suivre cette ligne en progressant au plus proche sur le terrain, en identifiant les correspondances entre le réel et la carte ou la photo.

Lorsqu'on sait à l'avance que la progression sur cette ligne est par endroits difficile, on trace plutôt un couloir sur la carte ou sur la photo, soit deux lignes droites parallèles. Les participant-e-s doivent rester dans ce couloir, les lignes jouant le rôle de « butées ».

3. Avec une boussole :

On donne un azimut à suivre afin d'atteindre un lieu géographique bien identifiable sur le terrain. Chacun-e avec sa boussole et avec ou sans carte suit cet azimut pour retrouver le point de rendez-vous. Les départs sont échelonnés. Peu de consignes particulières si ce n'est de savoir utiliser une boussole et de la regarder souvent pour vérifier qu'on ne s'éloigne pas du cap prédéfini.

B'ART'ASSE

C'est une invitation à créer les conditions, dans la bartasse, pour favoriser la créativité : devenir poète, transformer la forêt en atelier d'art, en lieu de recherche, en chapiteau, en théâtre de vie, en studio de musique ou de cinéma. Déployer le multiple, y insuffler de la magie, de l'imaginaire, un peu de technologie et de belles utopies. Chasser un son et le sampler, jouer de l'oiseau, créer un village pour les lutins ou les fées, y intégrer une vidéo... Dans tous les cas, il s'agit d'inscrire une histoire au cœur de cette forêt, de la construire avec elle, de se composer avec.

AU HASARD, À L'AVEUGLETTE, AU PETIT BONHEUR LA CHANCE

C'est le summum de la bartasse : pas de lieu précis à atteindre, on va dans la direction que l'on souhaite car elle nous inspire ou qu'on sait que par là-bas, il devrait y avoir des choses à découvrir. Changer de direction, se laisser attirer par cet endroit, revenir ou aller ailleurs... On laisse l'itinéraire se créer par lui même, au fil des envies des un-es et des autres, des obstacles infranchissables, des repos temporaires en suivant une piste, un sentier, avant de reprendre « dans le dru ».

On peut aussi jouer à déclencher le hasard : à certains moments de la progression (toutes les 10 minutes par exemple), jetez un dé, faite tourner une flèche sur son cadran, tirez à la courte paille ou jouez avec une cocotte en papier. Comme dans un livre dont on est le héros ou l'héroïne, le hasard décidera pour vous : tout droit, à gauche, à droite, au Sud, à l'Est, demi-tour...

Petite triche sur les routes et sentiers mais qui permet tout de même de faire l'expérience d'avancer sans vraiment savoir où l'on va : au sortir du centre d'hébergement ou de chez soi, prendre alternativement à gauche et à droite à chaque fois que se présente une bifurcation. Pour prendre plaisir à se rendre ailleurs le lendemain, prendre d'abord à droite puis à gauche, puis à droite, puis à gauche... Si cela vous amuse vraiment, testez le jour suivant de jouer à pile ou face à chaque embranchement...

HORS SENTIER NOCTURNE ?

Pourquoi pas ?

Conditions :

L'animateur-riche connaît bien son groupe et chaque individu le composant. Cela fait plusieurs jours qu'il-elle navigue avec eux-elles et une grande confiance est installée. Le groupe a déjà expérimenté des temps de progression hors sentier et l'animateur-riche sait qu'ils-elles aiment cela et sont physiquement et mentalement à l'aise en dehors des chemins. Ils-elles connaissent bien le milieu naturel du lieu, qui se prête bien à la pratique du hors sentier. Le groupe a par ailleurs déjà effectué des activités nocturnes (jeux, balades sur les chemins, discussions sur la nuit, écoutes nocturnes,...).

Options :

- Partir en hors sentier nocturne sur une zone restreinte, bien délimitée et qui a déjà été parcourue de jour, dans laquelle chacun-e a déjà construit certains repères spatiaux ;
- Organiser le jeu de la sardine (cache-cache inversé), là aussi dans une zone bien délimitée et connue ;
- Vivre une balade hors sentier de nuit en groupe ou en file indienne, guidé-e-s par les animateur-riche-s.

Evidemment, on réfléchira à l'usage des lampes de poche et on disposera d'un système de signal sonore efficace et rassurant.

LES BONNS CONSEILS DE FRANCIS



Petit manuel de survie - 1855

- En traversant à gué un cours d'eau impétueux, pensez à tenir de grosses pierres à la main: elles vous donneront plus de poids pour résister à la force du courant; en effet, plus l'eau est profonde, plus la pesanteur est importante, en raison du courant qui a tendance à vous faire perdre pied.

- Les vêtements de cuir offrent la seule protection contre les variétés d'épines les plus épaisses. Dans les régions pastorales ou les régions de chasse, il est toujours facile de se procurer des peaux de bonne qualité, ayant été tannées à la main. Il vous sera également facile de trouver des gens capables d'assembler ces peaux, une fois que vous les aurez découpées selon le modèle de votre ancien vêtement.

- Il est très difficile par le simple souvenir, d'évaluer les distances exactes entre différents points d'une route déjà parcourue. Bien des circonstances peuvent être sources d'erreur, le manque d'intérêt occasionnel ou le plaisir par exemple ; mais, outre cela, il est certain que pendant une longue journée de voyage, les facultés d'observation sont toujours plus aiguës et plus actives au départ que plus tard dans la journée, où sous l'effet de la fatigue, certains objets, même inhabituels, n'arrêtent pas l'attention. On peut remarquer aussi qu'au cours d'une longue marche, la route du retour, après quelques heures de repos, semble prendre beaucoup plus de temps, et au contraire, à mesure que le voyageur approche de la fin du circuit, les différents points dont il se souvient paraissent se succéder à toute vitesse.

- Si, en arrivant à la ligne de crête d'une chaîne de monts escarpés, vous devez conduire votre caravane dans la plaine, et si vous avez l'impression qu'il ne sera pas évident d'y parvenir sans difficulté, voici ce qu'il faut faire : descendez tout d'abord du mieux que vous pouvez, seul, et cherchez une autre voie pour pouvoir remonter. Il est bien plus facile de chercher en montant qu'en descendant ; en effet, lorsque vous êtes au pied de la montagne, vous faites face à ses flancs escarpés, et à ses précipices, vous les voyez immédiatement et pouvez les éviter, alors que du sommet, ce sont précisément ces parties-là que vous ne pouvez pas voir car vous les dominez.

- Le voyageur capable de nager assez longtemps et soucieux d'économiser ses forces lors de la traversée d'un cours d'eau, peut se fabriquer un système de flotteurs placés sous la poitrine, et transporter ses vêtements et objets de valeur dans un large turban enroulé autour de la tête. Il peut aussi attacher des pagaies à ses mains pour gagner de la force. Comme flotteur, il peut utiliser un fagot de roseaux, un morceau de tronc d'arbre ou même l'un des récipients vides, barils ou sacs de peau, utilisés auparavant pour transporter de l'eau. Quelques mètres d'intestins d'animaux gonflés et resserrés en différents endroits pour constituer des compartiments étanches, forment une excellente ceinture de sécurité ; on peut l'entortiller en forme de huit autour du cou et sous les aisselles. Enfin mentionnons aussi l'usage de bouteilles vides, bien bouchées, solidement fixées sous les aisselles, placées sous la chemise ou le maillot et maintenues autour de la taille par une ceinture.

FRANCIS GALTON³¹

31 - GALTON, F. (2004) - Petit manuel de survie. Ed. Payot & Rivages, 222 p.

Conclusion


Les crises sociales et environnementales s'intensifient et génèrent tensions, inquiétudes, anxiété et destructions du vivant. L'éducation doit y faire face car seule une société en bonne santé peut produire un monde pacifique et viable. La Dynamique Sortir ! contribue depuis 2008 à ce projet de société. Elle valorise, défend et développe une éducation populaire au contact de la nature. Cette entreprise militante se doit d'être ambitieuse. Proposer le hors sentier comme pratique pédagogique participe de manière engagée et joyeuse à cet objectif.

Face à l'extrême sédentarité de nos modes de vie occidentaux, la bartasse propose motricité et agilité. Elle contrebalance le zapping permanent de nos quotidiens par un développement de l'attention et de la concentration. Pour agir sur notre perte de lien à la nature, la pratique du hors sentier permet un rapprochement sensible avec le vivant et les éléments. Devant une société dominée par la peur et l'incertitude, la bartasse fortifie la confiance en soi, éduque aux risques et propose l'aventure. Elle agit pour l'autodétermination et l'émancipation des individus, dans un contexte inquiétant de développement d'une société de contrôle. Face à l'individualisme

et au repli sur soi, la bartasse mise sur l'apprentissage du collectif et de la démocratie.

La pratique du hors sentier avec des groupes dans un objectif d'éducation nécessite à l'animateur·rice d'être bien au clair avec ses intentions et de savoir doser l'intensité de l'expérience de nature proposée. Mais on peut aussi bartasser sans bartasse ! Grimper dans un arbre est une micro-bartasse. En ville, le hors piste, ce sera aussi le voyage en tramway qui permettra de sortir de son quartier pour aller observer colverts et ragondins au bord du canal. Le hors sentier réside avant tout dans la façon qu'aura l'éducateur·rice d'aborder un espace et de s'y engager. Il s'agit d'ouvrir des espaces de liberté dans nos propositions éducatives. Car la bartasse est finalement et surtout un état d'esprit, qui peut même devenir une philosophie de vie.

Développer « une approche bartassienne de l'éducation » c'est se rapprocher du vivant, prendre quelques risques pédagogiques, explorer des possibles et faire avec les autres. Sur terre, sous l'eau et dans les airs, créons nos propres traces et faisons confiance en la vie !



Bibliographie

BECK, U. (2001) - La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité. Ed. Aubier, 521 p.

BODET, S. (2014) - Salto Angel. Ed. Guérin, 184 p.

CAMUS, A. (1972) - Noces suivi de L'été. Ed. Gallimard, 183 p.

COTTEREAU, D. (2017) - La nature dans l'apprentissage tout au long de la vie. In FLEURY, C. & A-C. PREVOT (dir.) – Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner. Ed. CNRS : 245-255.

DAMASIO, A. (2004) - La horde du contrevent. Ed. La Volte, 521 p.

DUCLOS A. & I. MAC CAMMON (2011) - Avalanches et prises de décision : les raccourcis qui tuent. Revue Neige et avalanches n°135 : 68-72.

ESPINASSOUS, L. (2010) - Pour une éducation buissonnière. Ed. Hesse, 190 p.

GALTON, F. (2004) - Petit manuel de survie. Ed. Payot & Rivages, 222 p.

GODARD, P. (2021) - Pédagogie pour des temps difficiles. Cultiver des liens qui nous libèrent. Ed. Ecosociété, 219 p.

JODOROWSKY, A. (2017) - Le théâtre de la guérison. Ed. Albin Michel, 264 p.

LE BRETON, D. (1991) - Passions du risque. Ed. Métailié, 192 p.

LE BRETON, D. (2015) - « Titiller » le risque, c'est réenchanter sa vie. Revue Contrepied, Hors Série n°11 : <https://epsetsociete.fr/titiller-le-risque-cest-reenchanter-sa-vie/>

MORIZOT, B. (2020) - Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous. Ed. Actes Sud, 325 p.

PARDO, T. (2019) - Les savoirs vagabonds. Ed. Ecosociété, 134 p.

RESEAU ECOLE ET NATURE (1997) - Alternier pour apprendre. Entre pédagogie de projet et pédagogie de l'écoformation. REN, 57 p : <https://frene.org/wp-content/uploads/2020/09/alternier-apprendre-07.pdf>

RESEAU ECOLE ET NATURE (2012) - SORTIR ! Dans la nature avec un groupe. Tome 1 : sorties journée, bivouacs et mini-camps. Ed. Ecologistes de l'Euzière, 118 p.

RESEAU ECOLE ET NATURE (2016) - Animer dehors. Guide à l'usage des formateurs BAFA-BAFD pour inciter à sortir dans la nature. Les Presses d'Ile-de-France, 78 p.

SABIN, G. & Les groupes de pédagogie et d'animation sociale (2019) - La joie du dehors. Essai de pédagogie sociale. Ed. Libertalia, 283 p.

STEPANOFF, C. (2019) - Voyager dans l'invisible. Techniques chamaniques de l'imagination. Ed. La Découverte, 464 p.

TERRASSON, F. (2007) - La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature. Ed. Sang de la Terre, 272 p.

THOREAU, H.D. (2014) - Marcher. Ed. L'Herne, 78p.



Les Éditions Cafard publient des livres, revues et fichiers autour des questions d'éducation, de pédagogies et d'activités. Il s'agit d'une maison d'édition associative créée par les CEMÉA Pays de La Loire.

Son objectif est de diffuser et valoriser des pratiques, des expérimentations, des analyses, réflexions, recherches touchant aux domaines de l'éducatif, du social, de la formation, de l'animation, du politique... Le souhait est donc de diffuser, de faire connaître nos idées, nos réflexions. Nous vendons nos livres pour couvrir les frais de papier, d'impression, de stockage, d'envoi. Jusqu'à ce jour nous ne « payons » pas les auteur·rices en dehors de la mise à disposition d'exemplaires. Quand le livre est équilibré financièrement, le livre est rendu accessible et gratuit en format PDF sur le site des CEMÉA Pays de la Loire.

Les éditions Cafard sont les petit.es enfants des historiques Editions du Scarabée des Ceméa, association d'éducation nouvelle et d'éducation populaire, qui publièrent Deligny, Laisser l'eau faire, Enfants bâtisseurs...

En 2016, les Ceméa Pays de Loire (re)créent une maison d'édition. Les Editions Cafard publient autant des livres autour des pratiques d'activités, des journaux à destination des animateurs.ice.s, des ouvrages de réflexion pédagogique, des récits d'expériences que des albums jeunesse. Le catalogue en construction touche aux champs de l'éducation, du politique, de la santé mentale, de l'animation, de l'international, de la petite enfance, du handicap, des questions de genres, de l'école.

Une maison d'édition vivante, où l'on peut s'investir et contribuer :

- En rejoignant le comité de lecture
- En envoyant des contributions, des écrits
- En participant à la diffusion des éditions Cafard



RDV sur la boutique de Yakamedia pour commander les livres :
In.Ceméa.org/yakamedia-editions-cafard



FRENE

***Des ouvrages écrits collectivement pour comprendre le monde,
agir et vivre ensemble***

Nos ouvrages s'adressent aux éducateurs, aux pédagogues et chercheurs en sciences de l'éducation mais également à toute personne se sentant actrice de l'éducation à l'environnement.

Ancrés sur le terrain, ils contribuent à enrichir la réflexion sur les approches pédagogiques et les pratiques éducatives mais ouvrent aussi la voie à l'action auprès d'un lectorat de plus en plus conscient des enjeux écologiques et sociaux de l'éducation à l'environnement.

Pour favoriser une diffusion large et plurielle, toutes nos productions sont sous licence Créative Commons offrant la possibilité d'utiliser et de modifier les documents pour un usage non commercial à condition de citer les sources et de conserver la même licence. Dans le même esprit, nous appliquons une politique de tarifs abordables qui repose sur le soutien de partenaires techniques et financiers ainsi que sur un investissement bénévole fort.

Le saviez-vous ? La majorité de nos ouvrages sont consultables et téléchargeables en ligne. Les exemplaires édités sur papiers recyclés ou issus de forêts écologiquement gérées et imprimés avec des encres végétales ne vous coûteront probablement pas plus cher qu'une impression personnelle et auront très certainement un impact écologique moindre.



RDV sur le site :
frene.org

Éloge de la bartasse



Le hors sentier comme pratique pédagogique

La bartasse est une expression et une pratique du maquis. Elle vise à sortir du chemin sans crainte de traverser buissons et broussailles.

Bartasser, c'est faire un pas de côté, s'enforester, partir à l'aventure,... pour en revenir toujours un peu plus vivant-e-s. Mais quels sont les intérêts pédagogiques de la bartasse ? Dans quelles conditions sortir du sentier avec un groupe ?

En pleine forêt ou à travers champs, nous avons trouvé matière à développer la motricité, l'attention, l'imagination et notre lien au vivant ; favoriser l'autonomie et l'émancipation ; appréhender les risques et apprendre à fonctionner de manière collective.

A l'époque du hors sol, nous cherchons des voies pour toucher terre. La bartasse nous est apparue comme une piste éducative à ouvrir. Nous l'arpentons depuis plusieurs années avec la Dynamique Sortir et, à travers cet ouvrage, nous vous partageons nos expériences et réflexions. Cet écrit collectif valorise le hors sentier comme approche pédagogique. Il invite à sortir des chemins tout tracés.



Animée par Le FRENE, la Dynamique Sortir ! rassemble depuis 2008 des acteurs·trices de l'éducation à l'environnement, de l'éducation nationale, de l'éducation populaire et des activités physiques de pleine nature souhaitant promouvoir l'éducation dans la nature, pour tous.tes et tout au long de la vie.



Le projet des Éditions Cafard est de diffuser et valoriser des pratiques et expérimentations touchant aux domaines de l'éducatif, du social, de la formation, de l'animation, du politique, etc. Cette maison d'édition associative a été créée par les Ceméa Pays de la Loire, association d'éducation populaire et nouvelle.

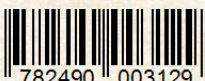
Consultez nos ouvrages sur :

editions-cafard.org



12€

ISBN : 978-2-490003-12-9



9 782490 003129